

lapageblanche
janvier/février(2002)numéro(18)

Épitaphe

Quand je serai mort mes amis, couchez-moi sous Joal - l'Ombreuse
sur la colline au bord du Mamanguerly, près de l'oreille du sanctuaire des serpents
Mais entre le Lion couchez-moi et l'aïeule Téning-Ndyaré.

Quand je serai mort mes amis, couchez-moi sous Joal-la-Portugaise.
Des pierres du Fort vous ferez ma tombe, et les canons garderont le silence
Deux Lauriers roses - blanc et rose -embaumeront la Signare.

Quand j'aurai perdu les narines et soif de tendresse vivante,
telle une boisson de prédilection
Versez mes amis sur ma tombe, le lait de vos prières le vin de vos chants frais.
Là-haut chanteront les alizés sur les ailes des palmes.
Ah! ce chant qu'il bruisse toujours le chant marin la nuit,
soyeux sur les ailes des palmes
La rumeur doucement dans ma poitrine qui me tient éveillé,
je dors et ne dors pas
Et je bois le lait le vin de la nuit qui ruisselle sur les palmes.
Et Marône la Poétesse ira rythmant
« Ci-gît Senghor, fils de Dyogoye-le-lion et de Ngilane-la-Douce.
Si fort il aima le pays sévère -les paysans, les pasteurs, les pêcheurs
Les athlètes plus beaux que filaos et les voix contraltos des vierges -
Qu'à la fin son cœur se rompit. »
Quand je serai mort ma Signare, couche moi sous Joal-l'Ombreuse
A l'ombre des Ancêtres

Léopold Sédar Senghor

Le perroquet de F.

Un lointain été. Quelque part dans l'Europe de l'Est. J'avais vingt-cinq, vingt-six ans. Un jour ensoleillé dans un village des Carpates. Avec ma femme, dans le jardin délaissé de sa grand-mère. La grand-mère, paraissant très âgée, une bonne femme qui a travaillé toute sa vie la terre, sans sortir de son hameau de szeklers, un endroit à moitié dépeuplé. Ils ne parlent pas le roumain. Ma femme fait office d'interprète... Sa maison, comme toutes les autres, rudimentaire, en pierre, avec les fenêtres les plus petites que j'aie jamais vues... Enveloppés dans l'intouchable paix de ce bout du monde, assis sur un plaid usé, sous les rares cumulus de l'après-midi. Je me rends quand même compte que la tension psychique est même ici très forte, que la dictature, on la sent, est pourtant plus trapue que l'incroyable tranquillité de la nature. On est tendu, harcelé entouré d'une tranquillité magnifique...

Et dans toute cette situation incertaine, molle, moi, un peu halluciné à cause des stimuli contradictoires, je suis captivé par un livre : un volume de la correspondance de Flaubert. J'étais hanté par Flaubert, tombé sous la fascination

de sa correspondance et cette passion se révélait par-dessus les troubles de l'histoire...

Mon attitude pouvait paraître incohérente (et elle l'était, dans une certaine mesure...); Flaubert était si loin, dans le temps, dans l'espace, si éloigné de ce que nous vivions dans ce moment-là...

Je ne me demande pas d'où venait ma passion un peu fantastique... Mais je me demande, par contre, comment une passion semblable a réuni sous le même drapeau des gens si différents que Sartre, Mario Vargas Llosa, Julian Barnes... Ils n'ont pas seulement lu les livres de Flaubert dans toutes les directions, mais ils ont écrit aussi des livres sur lui et ses œuvres.

Bien sûr que chacun avait ses raisons – très distinctes de celles des autres. Si on voit de près leurs motivations on ne découvre pas seulement des raisons différentes, mais même des idées adverses.

Sartre, dans la plupart de ses écrits plutôt insouciant des problèmes de style, revient à l'auteur de l'Education sentimentale pour lui consacrer les dernières années de sa vie. Ça, d'après ce qu'il a écrit sur Flaubert dans Situations II... Il lui a dédié son dernier élan créateur dans une mesure telle que son exégète, Annie Cohen-Solal, nous dit qu'il était... « enflaubertisé ». Même quand il sortait dans la rue, quand il se montrait dans les amphithéâtres de mai 68, il était confisqué par L'idiote de la famille.

C'est vrai, tout le monde n'est pas d'accord. Dans La Orgia Perpetua – Flaubert y « Madame Bovary », le grand

écrivain péruvien Mario Vargas Llosa nous dit que la lecture du livre de Sartre sur Flaubert nous raconte trop Sartre et bien moins Flaubert.

Quant à l'anglais Julian Barnes, son roman *Flaubert's Parrot* (1984) est sans doute un des plus grands hommages rendus au grand travailleur de Croisset...

Je ne veux pas discuter ces livres. Je veux seulement me poser une question sur les raisons qui ont réuni des gens de lettres dans la même passion. Comme on peut voir, Sartre est français (et d'abord si nettement antiflaubertien), les autres ne le sont pas. C'est d'abord une reconnaissance, la reconnaissance de la grande valeur de l'auteur.

Mais, pour moi au moins, Flaubert devient aussi le symbole de la vie dédiée exclusivement à la littérature. Ceux qui connaissent la vie de Flaubert le comprennent aisément ; il a connu, pour toute sa vie, un seul roi et un seul Dieu : celui de l'écriture.

Je reviens aux souvenirs que j'ai évoqués au commencement. Pendant ces jours-là, sous la dictature, mais aussi aujourd'hui, dans la liberté, sentir à côté de soi la palpitation d'une vie dédiée si pleinement à la littérature est très stimulant... Et pour le monde des écrivains il est un ancêtre commun. Pas mal de gens de lettres descendent de la même source...

Constantin Pricop

lapageblanche

janvier/février(2002)numéro(18)

simple poème 3

Épithaphe
de Léopold Sédar Senghor

éditorial 4

Le perroquet de F.
par Constantin Pricop

poètes de service 6

Mireille Disdero-Seassau
présentation par Éric Bertomeu
France Weber
présentation par Jean Michel Niger

non poésie du monde 28

C'était l'enfer dedans,
Dehors ce n'est pas le paradis
par Marcos Winocur
Lorenzo Perrone, Le Juste Gentil
par Valéry Oisteanu

moment critique 32

Ailleurs logiques
Invitation à lire Marcelin Pleynet
par sonneur

brèves 36

Comme tout le monde
par Hervé Chesnais
Gellu Naum
par Valéry Oisteanu

notes de lecture 38

Conquête de la liberté
par Pierre Lamarque

signes sur la page blanche 42

par Constantin Pricop

e-poésies

Jack Aswad, Éric Bertomeu, Catherine Raucy,
Hervé Chesnais, Sylvain Delétang, France Weber,
Pierre Lamarque, Stéphane Meliade, Jean Michel
Niger, Santiago Molina, sonneur, Cristian
Simionescu

S o m m a i r e

p o è t e s d e s e r v i c e

Mireille Disdero-Seassau

*Rien ne peut fermer ma voix, me faire
taire, crier de froid*

*Et pour le profond accès à la
vie, j'entre dans le contraste. En
arpenteur des feuilles d'encre, celles
qui blâment demain dès l'aube,
simplement, je vous écris...*

*Dans la région d'Aix en Provence, je
cultive les ocre. J'ai deux enfants
jumeaux de 14 ans, une maison en
Italie de 200 ans et des poussières, un
DEA de Lettres Modernes et d'Art... Je
dois maintenant terminer une thèse sur
l'écriture et l'Internet (je devrais).*

*Je suis guide de mots en atelier
d'écriture, écrivain jeunesse surtout et
responsable du secteur jeunesse de la
médiathèque de ma ville.*

*Etrangement, j'aime le Quattrocento,
la musique intensément, les forêts de
châtaigniers et l'Italie... J'aime
rencontrer les livres, l'amitié, toujours
plus, partir dans le désert, toujours
loin, à la recherche de nouvelles terres
d'encre.*

M. D.-S.

Il est toujours captivant d'écouter comment un écrivain, un poète, se présente, ce qu'il nous dit et ce qu'il veut que l'on entende de sa voie, ce qu'il donne au lecteur dans ses champs d'omissions.

[« Il y aurait une écriture du non-écrit. Un jour ça arrivera. Une écriture brève, sans grammaire, une écriture de mots seuls. Des mots sans grammaire de soutien. Egarés. Là, écrits. Et quittés aussitôt. » M. Duras / Ecrire (Gallimard 1993)]

Ici la poésie est lieu et le lecteur y est à la place centrale, libre de cueillir les mots premiers dans l'insigne pudeur chaude, suave, et sensuelle de la saveur des vers alignés comme des sanctuaires.

Dans la poésie de Mireille Disdero-Seassau l'humain est au centre de l'écrit, il en occupe tout l'espace préfiguré, figuré et à figurer, il est à la fois acteur auteur, acteur du grand jeu et auteur passif. Elle laisse au temps de notre monde sa vocation irrévocable, celle de se décliner au présent du subjectif.

Et puis il y a sa façon d'écrire en minuscules ce qu'elle veut faire passer en majuscules. Le partage est le maître fil de cette écriture. Elle sait que personne ne peut s'autoproclamer issu d'humanité mais simplement qu'avec le verbe et sa magie on peut tenter cette fantastique conquête. Sur ce chemin aucune pause possible car s'arrêter serait trahir. Elle nous chuchote sans repos le passage. Vivre l'essentiel, en dire rien de plus que ce que comprend ce seul apprentissage. Mais pas n'importe comment ni à n'importe quel prix. L'exigence poétique

s'impose comme compagnon par défaut des solitudes suprêmes de la lucidité, vivre dans le rapport comme entreprendre les relations de ce voyage d'un jour qu'est notre vie.

Alors pas de surprise quand elle dit aimer étrangement (comprendre avec curiosité) le Quattrocento, siècle fondateur où l'humain fut placé au centre du monde et où la connaissance (entendre sagesse) fut la valeur suprême ; quand elle nous dit aimer la musique intensément, cette jumelle de poésie dans son dialogue direct avec l'âme (entendre essence même de l'homme dans le souffle qu'il s'est forgé de lui-même) et sa chair confondues ; quand elle nous témoigne de ses déserts, de son toujours plus loin.

C'est donc vers cet univers où les mots se déplacent souvent plus vite que nous, où écrire est toujours un accident et vivre un miracle de splendeurs contenues en équilibre sur un présent dont l'enjeu n'est rien moins que nous-mêmes, où penser ne suffit plus pour sauver le sauvable, où la peau est la dernière page où l'encre d'aimer peut se nider, où l'enfant conservé en soi-même est le dernier rempart contre l'empire de la vie à mourir, où l'amour pétille continûment comme bulles de sang, que je vous invite à vous diriger et à le pénétrer tel qu'il vous est légué :
avec infiniment de tendresse.

Eric Bertomeu

Choix de textes

Gueule d'amour

Je parle aux fantômes de tes mots, à la vieille peau de ton enfance.

J'aimerais décrocher ton image rouillée des murs de la chambre.

Te tirer du passé comme un vin, plaquer ta gueule d'amour,
son ombre chinoise démesurée,
j'aimerais.

Sans me rouler dans la famine d'un appel, t'envisager.

Coeur-sec et d'un trait. J'aimerais.

T'offrir un bouquet de visages, ces gueules de loups de mon décor intérieur,
la meute de ton absence. J'aimerais.
Te perdre un jour blanc sans que tu ne prennes la route,
mais la plus belle photo de ma naissance.

J'aimerais.

Du haut de nos racines ce soir, passer l'éponge sur ton fard, cet Al Khôl noir, et plonger ton reflet dans la gueule du silence, faire feu de tout toi, brûler ta belle gueule de bois.

J'aimerais. T'apprendre ce visage qui chaque jour assèche une autre soif. Et t'apaiser. J'aimerais,

ta gueule d'amour.

Perdita D.
(carnets de voyages)

- Djibouti

A terre, ce matin

Mornes remords, mouches à miel du
sommeil
l'attente en croissant fertilise la croupe
des années
leurs rondeurs moirées

Dans ma tête, une crème de bonheurs
confus

- Djibouti

Soir ! Soir vers la nuit lectrice de
pensées

Tristessa, Kerouac. Adesso...
Comment veux-tu que je t'oublie...

Il se déplace avec sur la peau une
ombre asséchée
se retourne vers moi
est-ce qu'il devine ?

Ma naissance d'un trait de fusain
l'orange sanguine de cette belle pâte à
modeler

Perdita ?

Je suis là

Je ne s... Comment voulez-vous que je
l'oublie...

J'ignore si son fantôme inquiète
ou si on s'accommode de ses
frôlements

Hmmmm. Durango. Port Tropicque.

J'accosterais encore son coeur
s'il était à naviguer.

- Plus tard, à tâtons dans le noir pour
trouver un stylo,
mon carnet à spirales et un comprimé
d'hydroclonazone

Musique derrière la cloison mince de la
chambre d'hôtel.

Desert's song. Jazz du scorpion

Je ne comprends pas ses errements la
nuit

pour semer les bagages de sable,
enterrer son amour

- Dernier jour à Djibouti. Yulunga... La
la la (je chante, depuis que j'ai cessé
de fumer)

Quelques peaux d'oranges, les restes
froissés du déjeuner sur l'aube
un café avalé sans penser à rien
suis-je intacte ?

Djibouti tremble dans sa chaleur morte
une ombre tire sur moi, je meurs au
ralenti

Il gémit,
dégoupille le feu puis passe au rouge
une jeep dérape et fonce dans ses bras
l'abîme de son amour saharien

Le Petit Prince chante « Purple rain »
des femmes de cendres éclairent les
poussières
là-bas,
sur le ciel
nuit marine et violette
sommés-nous intacts ?

Perdita D.

Djibouti. En terre

Comment veux-tu que je t'oublie...

Feuilles de route - Tanger -

A la santé de l'émotion. Pour les maisons closes et délicates comme du papier à rouler entre tes lèvres.

Tu prends l'ombre gigantesque d'une pluie de métal sur le détroit. Aucun froid. Seulement l'océan sur les reins de la mer. L'ombrelle de tes mains.

L'homme que tu aimes te grandit, comme l'interdit. Il te fait crier la résurrection des gestes. De tes décombres, il déploie les idées pourpres. Parfois, tu acceptes le dénuement. Le manque. Tes musiques chaudes, dilapidées.

En voyage, la nuit sauve ta vie à l'envers. Tu nages entre les corps, attentive à ne pas heurter la proue des tendres.

Sur l'horizon, tu détectes une cicatrice rouge-orange. Le soleil. Ton cœur. Ce vertige. Ne regarde pas le fond. Décachette l'amour sans rien déchirer. Vois la côte s'éloigner. Ton bateau prendre de l'altitude.

A dos de folie, traverse la nuit. Son ventre blanc acier couve tes bagages légers. Ils vont éclore. Oxygène. Odeurs essentielles. Terre sacrée trempée dans l'émotion, à portée de rêve. L'homme que tu aimes. Tu pourrais, à son envol, embrasser l'interdit. Là où tu sais le manque. Ce désir doux-sauvage dans les reins.

Tu ne dors jamais. La nuit ivre titube d'un tangage flou, puis se fend et disparaît, t'offre un passage de l'autre côté du monde.

Accoudée à la chair du matin, tu dégustes un sucre de magie. La pluie fine, effilochée. Le scorpion entre tes bras. Son poison délicat, votre douleur mesurée à force de passion.

Depuis ton départ, tu désires la tendresse du scorpion dans l'homme. Sous sa peau, une douceur inoxydable te tient serrée là.

Je me souviens

Je me souviens de ce désir de nous
recroqueviller dans la douceur. Je
n'oublie pas ce coeur que les bêtes ont
mangé, l'or changé en fer, autour de nos
doigts cernés.

Depuis l'enfance, petite, je marche sur
l'eau, au milieu des filles qui me
secouent pour faire tomber les rêves
de mes poches. Leur violence légitime
fouille ma vie. Bien trop fragile.
Sucrée.

Les garçons ne peuvent pas toujours
me protéger, ils ont leur part d'ombre à
mettre à jour. C'est difficile. J'aimerais.

Il faut plus d'une saison pour apprendre
à marcher. Avant, naturellement on
vole. On se déplace à la vitesse des
mots, à la force du coeur. Puis, le flou,
l'indécis ralentissent notre élan. Des
liens attèlent nos jambes à la terre. A
la boue. Au trottoir. Au plat du jour. A
toutes les soldes des saisons.

Il faut accepter l'enracinement. Il
est rassurant et douloureux. Certains
d'entre nous s'arrachent la peau pour
y résister. D'autres portent leurs rêves
à bout de bras, comme un flambeau...
Eteint.

Cet éparpillement de gestes abandonnés
déchire la lumière.

Nous marchons sur les genoux, à bord
de la détresse qui fonce à mille à
l'heure. Notre peau n'y résiste pas.
Nous ne la sauvons pas. Jamais. Le
sursis est l'embellie, la douceur qui
nous guérit un instant.

Je n'oublie pas la tendresse en fusion,
l'aube à même notre peau, et la ville
des enfants de Bohème.

Je t'écris la douceur restée au fond de
nos coeurs que les bêtes ont mangés.

Mains d'encre

*... Un rai de lumière oblique entrait par
la porte-fenêtre et projetait ses feux sur
le verre à facettes empli d'eau teintée
et sur l'émail de la boîte de couleurs.*

Ada... Sous l'oeil du soleil...

V. Nabokov, Ada

Des mots écrits pour une autre vallée
à l'intérieur de la paume
et les saccages doux
sur nos sirènes de coeurs

Une main pour tenir les choses
froissées hier sur la nappe rangée

Des doigts à sculpter l'été
dans le sang frais d'automne

Une main sur le coeur que l'on prépare,
comme un encrier.

Je n'en dirai plus rien car les amours sont ivres.

H. de Valois

Passé voyageur

4 août 1589

| | |
|-----------------------------------|-----------------------------------|
| Je voudrais | |
| Danseuse étoile d'araignée | |
| Habiller de soif le brouillard | |
| Vêtir les mots rouillés violents | Je voudrais |
| Gifler la peur bavarde | Portée par le passé voyageur |
| Des arts rois | Irriguer la poussière |
| Danser | Ranimer le visage poème |
| | Cour des miracles terre en Sienne |
| Je voudrais | |
| Quand écrire ne sert à rien | Un soleil foudre pleut la pluie |
| Retourner à 150 mille nuits d'ici | Je me hâte vers toi |
| Aux Valois, abriter la beauté | |
| | Au ralenti |
| Un Soleil foudre pleut la pluie | |
| Je me hâte vers toi | |
| Au ralenti | |

Ardeur

Elle aimait les libellules et les crayons pastel, ses ocres calcinées, estomper sur sa peau la foudre des couleurs, d'une ardeur violette, transformer les Sienne naturelles en lave si nue.

Et surtout, elle adorait l'odeur des voix, le toucher bruisant de caresses qu'elles abandonnaient dans une pièce, longtemps après le départ de celui qui avait parlé, offert ses mots.

Attentive, elle recueillait cérémonieusement leurs éclats dans une boîte translucide et, de ses airs de libellule enfiévrée, elle inspirait leur parfum, le visage penché vers l'intérieur.

Chaque parfum de voix avait sa couleur... Alice eau de merveille fushia, Leïla huile profonde, bleu nuit.

Quand elle avait suffisamment joui des parfums de voix, elle refermait la boîte « chut, sommeil rose-indien » et n'y pensait plus, jusqu'à la prochaine marée de couleurs.

Parfois pourtant, en approchant de la boîte avant l'heure bleue, elle découvrait les rêves de voix endormies, lovées les unes dans les autres, comme des bébés chats. Leur seul frémissement éveillait ses ailes de chasseur. Alors, sans prendre garde au feu de garance de ses joues, aux teintes ouvertes en émotion, elle plongeait dans les voix, en apnée.

Quand elle fendait la surface, longtemps après, sa peau était couverte de grands bleus. Elle penchait son visage nuage, découvrait l'horizon à l'envers, le ciel dans ses racines. Enfin, elle repliait ses ailes dans ses poches et se mêlait aux turbulences de la ville.

Un pays des voix naissait sous ses pas, prenait feu en couleurs et odeurs vives. Il inventait les marches instinctives et passionnées, l'ardeur où nul mur, jamais, ne pourrait transformer en ruines le profond des voix. A l'oreille de Van Gogh, elle écoutait...

*Quand dieu a créé le temps,
il en a créé beaucoup*

Proverbe irlandais

Afrique rouge

Je t'écris de cette Afrique rouge

Irab et Keren, les pensées sultanes
plissées sous la page des plus belles
filles de la terre, leurs tissus écarquillant
les yeux du vent. Adama. Mère
promise.

Je t'écris de cette terre, fane, où
les balles veillent toujours un peu,
entre deux déserts. Où la chair crue
et le blé se mélangent en amour.

Mes pensées à bord de l'été roulent,
loin, leur légèreté existentielle.
Perchées là-haut partout, elles imposent
les mains, Yala et Tassila, l'impossible
offrande des coeurs, du sable écrasé
sous les paupières, pour pleurer, rire...
éclairer la couleur à vif.

Puis toujours ces herbes de femmes
que tu boirais ici, à l'ombre de nos
corps. Tu saurais d'instinct que la
seule trace germée aura été la tienne.

Et tu nous marcherais vivants

Je t'écris fil à fil, sur le subtil été
rompu comme un pain, entre amis,
quand la faim prend le pouvoir, soulève
sa robe de silex pour nous apprendre à
écarquiller le précieux.

Je t'écris elle me sauve, nous poudroie
jusqu'au dense sans lequel je ne
peux que t'égarer. Lauria, Kenzi,
Adama des pluies.

Sur la table, j'étales puis je mélange les
cartes des souvenirs.
Je prédis le présent. Seul.

Pour te donner en substance les
merveilles d'ici, ces explosions de
calme qui se collent à mes pas,
la solitude avancée et son plaisir
sacré, délivrée des gestes tatoués,
des errances de notre famille. Je
te donne tout ce qui t'aimerait, ici.

Un morceau de pain d'éternité. Adama.
La mère promise.

Si un jour tu me lis et réveles les cartes
qui t'ont été données, tu sentiras peut-
être qu'elles n'étaient pas un jeu, mais
un oracle. Elles chuchoteront en esprit
à ton âme de couleur, t'agaceront et
te porteront jusqu'aux nuages de silex.
De bas en haut tu boiras la voix
prière. Par trois fois, comme le thé.

Tu sauras d'instinct que la seule
trace gardée aura été la tienne.

J'habite cette Afrique rouge, Adara
des hommes de terre bleus, la courbe
de leur souffle volcan. Tu sauras
qu'elle m'a sauvée.

Trace primitive, autour de mon feu
elle allume la nuit des pistes que
tu as sillonnées.

Les cartes de la vie portent un
sens ouvert.
L'immensité simple, le calme reposés
te diront que je suis une et indivisible.
Habitée. En mère promise. La seule
trace aimée aura été la tienne

Sometimes I cried my heart to sleep

David Bowie

Mon ami

Ce soir mon ami doucement, il est profond dans nos terres. Les souvenirs en calèche s'attèlent au présent, nous creusent mon ami, doucement.

Et pourvu que jamais tu ne t'immobilises, le poing serré puis ouvert, pour une prise de sens. Que toujours les murs de boue du monde, la lumière où pleure le soleil te creusent un nid, la vie, mon ami doucement.

Je ne suffoquerai pas, blottie dans tes flammes. Un grondement d'été sur la voix, au bout d'une Chester flambée je creuserai le feu mon ami, doucement.

Et pourvu que jamais tu ne soudes l'encre des pensées mortes. Que bientôt sur tes terrasses se franchissent les frôlements, la splendeur de nos murs à gorges écroulées. Cette terre nue. Battue. Aimée.

Ce soir mon ami doucement, j'éteins la nuit en inspirant ta peur du noir. Je suis la tendresse singulière, l'alcôve des douceurs où se réfugie chacun de tes mots perdus. Battus. Aimés. Mon ami...

L'arpenteur des rêves

Je remontais la marelle jusqu'au ciel.

Luxure calme. Lumière de foule.
Formule sacrée au coeur... Tout me
glissait dans les rues. Un pas, puis
deux, puis mille.
Turbulences. Absences ? Non. Beauté.

L'arpenteur des rêves sommeillait sous
un trottoir chaud, bienveillant. En
transparence, dans un tissu de vie,
il suivait mes antennes d'insecte
océanique. Caméléon, il caramélisait
ses mots, tout doux. Très doux.
S'en fout. Naïve comme une toile
de Léonard, la mia dannazione aux
poudres de rire prenait la silencieuse,
contemplait ses miroirs d'homme de
robe.

En limite des genres, il m'enchâssait
dans des élans compressés.
Densité. Ambiguïté. Peur ? Non.
Élégance.

A bord de la nuit. Vitesse. Bande
d'arrêt d'indulgence. Sans prévenir, il
m'invitait dans sa fourmilière. Sous
la ville. Cave étoilée de vies.
Ondulées... En charmé de nuages.

Je suis entrée chez lui comme l'abeille.
Chercheuse de pollen. Soleil. Même
en hiver, je fabriquais son miel.
Il s'essayait au fiel. Angel. A la
lune de sel. «Plus de ciel»

D'un genre indéterminé, caché dans
des mots ondoyants, il dansait avec
l'ombre. Homo-homme. Merveillance.
Amour ? Non. Puissance.

J'ai laissé là-bas des rivières de pollens.
Rien, une agitation. Quelques pensées
au miel. En ciel.

Et une marelle tracée à la craie bleu
océanique. Diluée dans les mots qui
écrivent, aujourd'hui. Je lance son palet
jusqu'au ciel. Je le touche.
Emue ? Non. Vivante. Guérie.

Inventaire de Noël

Il pleut. L'eau s'infiltré et gagne.
Noël est un coeur en éponge.

L'atmosphère océanique de la maison,
les souvenirs embarqués, abandonnés
dans les entrepôts de l'amour dérivent
de courant en courant, remontent par
paliers d'impressions.

Je caresse la texture ductile d'un
vieux cadeau.

Il pleut doucement. Sans neige, sans
bruit. L'orage n'existe plus. Nous
l'avions appelé pour allumer les
couleurs, nous connaître dans l'éclair
d'une bougie d'eau.

Il pleut.
Et s'imbibe notre coeur en éponge.

Il fait ce soir l'inventaire de Noël. Son
petit tas de fièvre. Il pleut quelques
gouttes de joies. Deux enfants sans
leur père, serrés l'un contre l'autre,
et dans moi. Les oiseaux du malheur.
Ces mots de Ferré qui me tiennent droit
le coeur. Mille pétales de regards qui
ne s'ouvriront pas. Une lettre chantée,
aimée, noyée au fond d'une corbeille où
on n'a pas pied, depuis des mois.

Cette feuille de route couleur or,
pour envelopper les départs, l'enfance,
les perdus, les lointains, les absents,
comme des présents. Cadeaux. Ils
portent le masque de la lumière.
La pluie. La pluie... L'oreille de
l'ami usée par tant de temps.
Quelques chocolats belges, d'Aix ou
bien d'ailleurs. Une poignée de
poussière bordant l'éternité, le lit des
hommes seuls. Les bras du jardin dans
le froid. L'amour tremblé. Le coeur des
abeilles. Notre maman qui nous prend
par la main, puis s'en va faire sa nuit.
Notre mère qui nous imagine oiseaux...
envolés, adultes. La pluie. Aucun
cri. Les magasins du monde. Notre
coeur en éponge qui grandit, prend
l'eau et se bat. Le temps joueur
qui nous taille dans la pierre.

Il pleut. Noël est un coeur en
éponge. Personne n'aime la tristesse.
Chassée partout, elle se réfugie en
nous, se blottit dans la tendresse
« inconsolable de l'enfance » *.

* «inconsolable de l'enfance», Rob Cuffi

Il est vraiment inimaginable qu'une femme et un homme, après s'être touché le visage de tant de regards, de tant de caresses, après avoir épuisé tous les moyens qu'ont les voyants et les aveugles de se connaître, se soient perdus soudain comme vous l'avez fait aux bras même l'un de l'autre, et ne soient pas plus arrivés à se retrouver, se coudoyant et se heurtant, que des enfants séparés par la foule...

Jean Giraudoux, *Combat avec l'Ange*

A Prague...

Nous commençons à parler avec les
mains. Gestes adriatiques
en Europe centrale.

Après quelques nuits sur le zing du
très tard, la rencontre des nostalgies,
une bière slave et un café turc,
pour la route. Tu as la force de
ma solitude, je sais peut-être ce
que tu gardes au chaud de toi.

A Prague. Je veux un château bleu noir
avant d'entrer au café Puskin. L'Europe
à coeur ouvert, nos mèches enroulées
à la neige fondue, le froid n'existe
pas. A Prague. Je trouve la texture
du bois, les maisons de poupées pour
animer nos veines bleues. A Prague.

Tes pas ourlent nos paupières du
maquillage humide des brouillards.
Puis le soir à feu doux, la recette du
bonheur, les toits rouges et l'empreinte
de ce que nous garderons,
des pas sur la neige.

A Prague, le calme élané me pénètre
doucement, jusqu'à forcer ma peine et
la brûler entière. Alors, simplement je
l'écris en Bohême.

Nous commençons à aimer avec les
mains. Gestes initiatiques et courbes
des volcans. Effusion mouvementée.

A Prague. Les trams nous bousculent.
L'univers de Kafka invente une langue
humide d'amour. Parfois, quand je
m'endors, j'entends marcher la ville.
Elle tient à nous, les bras de la
nuit nous serrent contre elle. « Ne
m'oubliez pas ». Message personnel.

A Prague. Une langue de brouillard
nous traverse le corps pour soulever
l'amour ... Brume écharpe des amants,
le beau voyage en corps derrière
tes cils.

Le chat black and white garde l'entrée
d'une alcôve. Au fond de nos poches,
quelques pièces de vie, des couronnes,
le printemps souterrain.

Ce que j'aime s'écrit là. A Prague.
L'enchantement sans douleur. Ici.
Partout. Encore. Un château bleu
noir et ta voix qui l'habite. Libre.

A Prague. Nous commençons à parler
avec la vie.

Breaking the waves

La mer,

de sa langue d'eau, elle prenait
mes cheveux. Fraîcheur d'une fête
marine. Simplicité d'un bol de sel
frais, le matin.

Pour amuser mon chagrin, les bateaux
chantaient. Les hommes fidèles
naviguaient leurs corps élanés vers
la terre.

Je vous attendais.

Déterminée, elle s'invitait, vague après
vague. Moi, je lui parlais, lavais
mes yeux d'embruns. « S'il te plaît,
aborde au nord ton berceau océan.
Exauce mon soleil. S'il te plaît. »

J'ai cru qu'elle allait se retirer, comme
mes bas de soie, dans un chuchotis
chaud de voix. Nos jambes nues. Sans
son humide, la douceur d'algue sur ma
peau pleurée. Ces grands fonds du ciel
en toi. Aux silences. Quelques pépites
de vie endormies dans ta main.

Ta main qui ne me prendrait plus.
L'immobile.

Vague après vague, la mer devenait
ma maison.

Dans sa carlingue mouvante, les pépites
de vie écoutaient tes couleurs, la
danse de tes bras. Et pendant que
les hommes de peu de soie saignaient
mon coeur à blanc, ouvraient mon
corps et ma plaie... je te racontais.
Dans mon cri, les cloches demain,
pour te guider.

Loin

Il était une fois un homme... à
l'intérieur de ma vie. Au coeur.

*Nuit d'autisme
La Sérénissime*

De très anciennes paroles montent des
lèvres de la mer.

Fil à fil quelques rues bateaux les
perçoivent, se détachent des trottoirs,
dérivent et s'abîment, échouent dans un
cul-de sac d'écumes.

Sur ces territoires évadés, des spleens
de sirènes résonnent sans corps. Peu
à peu pourtant, les tissus d'amour
commencent à onduler au profond
de lumières insensées qui attirent les
hommes. Rapides, ils les saisissent à la
taille, les renversent pour les multiplier.

Un grondement de désirs argentés
enlace la ville d'eau. Des pensées
masquées aux prières liquides
appellent, se répondent.

Venise et l'Adriatique s'étirent bien au
delà de l'océan.

Voilà maintenant les égarés vêtus d'or
qui miment le feu et s'en viennent
griffer les vagues, ouvrir leur ventre
pour colorer la mer de leurs dedans.
Personne ne les veut. Ils se dressent
alors péniblement vers les grands fonds,
les poings serrés, le visage déchiré
par son étrange lumière violette, puis
ils défroissent leurs nageoires qu'ils
offriraient bien pour un rivage, un
frôlement d'amour humain.

Quand la nuit se fait puissante du
spleen des sirènes, ils s'enlacent enfin
en pleurant, s'aiment dans l'ombre et
le déguisement, au creux d'un berceau
d'algues agitées.

Après, leurs corps pressés se dissipent
doucement dans l'atmosphère du
premier matin. On les imagine qui
tentent de retenir la chair autour de
leurs pensées, mais leur fluide est si
léger que rien ne persiste au delà de
la nuit autiste.

Et rien encore n'a été compris.
Les masques persistent sous la peau
de la lagune.

Un rocher muet, à la rive, plonge
vers les voix de Lune et de mer
qui plissent l'univers.

Je le connais, sais qui il est. Je jette
alors mon masque et plonge, le suis
dans un éclat de rire d'eaux nées.

*Je suis le tigre vivant
depuis tout à l'heure*

Little Loo écoute passer les étoiles.
Leurs caravanes, loin. Quand on lui
demande, elle dit qu'elles n'ont pas
de souvenirs, ni de maison. Sur le
parapet, penchée dans la lumière, Loo
dit bonjour au tigre qui la regarde. Elle
n'a pas peur. Un jour, elle a arraché son
coeur pour le lui donner. Le poser dans
ses yeux. Il ne l'a pas mangé. C'est un
animal en peluche. Petit. Mais avec
ses mains, elle lui a sculpté une vie.
Vraie. Des moustaches, un pelage fauve
et des yeux de chaleur. Depuis, elle
fabrique des avions en papier qu'elle
lui envoie, avec des mots de chairs.
Lovely Loo dans le jour n'a pas
besoin de s'inquiéter. Elle est heureuse
avec le tigre qui joue. Contre sa joue. Et
si les autres lui rappellent qu'elle n'est
pas née, elle rit très fort et continue
à s'amuser. Les grands inventent
n'importe quoi pour nous faire peur.

Loo et moi, on travaille le jour avec
nos doigts. On en fait des confettis
de couleurs. Nos mains, mes pattes
sont magiques. Et la nuit, quand vous
dormez, on écoute voyager les étoiles.
Elles habitent les longues caravanes.
Elles parlent en langue enfantine, ont
des yeux bleu électrique. Quand on les
touche, elles font chaud au coeur, glacé
au malheur. Elles nous dépliant en mille
morceaux. Elles sont à nous. Tout doux.

Souviens toi, je suis à Loo. Son tigre
vivant depuis tout à l'heure.

... Et pour mon ami Bernard Flucha,
mort en octobre dernier...

Poésie verticale

*Les paradis perdus n'existent pas.
Le paradis est une chose qui se perd
tous les jours,
comme se perdent tous les jours la vie,
l'éternité et l'amour.*

*Ainsi perdons-nous également l'âge
qui semblait croître
et pourtant diminue chaque jour,
car le compte est à l'envers.
Ou ainsi se perd la couleur de
ce qui existe,
en descendant comme un animal
bien dressé
marche par marche,
jusqu'à ce que nous soyons sans
couleur.*

*Et comme nous savons au surplus
que les paradis futurs non plus
n'existent pas,
il ne reste alors d'autre issue
que d'être le paradis.*

Roberto Juarroz - Poésie verticale - Editions
Unes, 1990

Mireille
Disdero-Seassau

France Weber en son jardin

C'est l'une des caractéristiques essentielles de toute œuvre authentique que d'offrir une multiplicité d'approches et d'excéder par avance toute tentative de réduction à un commentaire définitif. L'univers poétique foisonnant et complexe de France Weber n'échappe pas à cette règle. Aussi faut-il appréhender les quelques remarques qui suivent pour ce qu'elles proposent et rien de plus : une entrée possible côté jardin.

Certaines positions prises par Anthony Burgess à propos de la vocation du langage, me paraissent trouver un écho manifeste dans l'écriture de France Weber. Le point de vue du romancier anglais, (inspiré des thèses de son compatriote, l'anthropologue Malinowski), soutient en effet que le langage n'est pas, à l'origine, prioritairement destiné à transmettre des informations ou des idées, mais permet avant tout de « maintenir un contact social dans l'obscurité ». Il faut entendre cela au sens littéral : c'était le seul moyen pour les premiers hommes, privés de feu, et donc d'éclairage, de se reconnaître dans la nuit.

Il va de soi qu'en tant qu'écrivain, je n'adhère pas à cette conception qui tend à réduire le langage à son seul

registre fonctionnel ! Néanmoins, il me semble qu'il y a là une dimension à ne pas négliger, notamment pour l'intérêt heuristique qu'elle présente. La brièveté du texte qui suit n'a d'égalé, à cet égard, que son exemplarité :

Pour être parmi vous
seule jusque dans vos rires
j'ai mis mon décor de jardin.
Il y a mon arbre à l'intérieur
dont les racines creusent
tout contre vous
le même taire.

Les « ténèbres » dont il est question ici ne présentent d'évidence qu'une lointaine parenté avec celles de la préhistoire. L'enjeu ne consiste plus à distinguer l'ami de l'ennemi, le fauve de l'humain : l'obscurité se déplace simultanément sur le plan de la conscience et de l'intersubjectivité. Elle renvoie à la difficulté d'être ensemble et finalement d'être tout court, puisqu'on ne peut être qu'avec autrui. Elle traduit la solitude irréductible de l'individu, cette nuit ontologique qui persiste en plein jour et jusqu'en aimable compagne.

Dans cette optique, le « décor de jardin » fait référence à ce que chacun de nous concède à « l'être avec » superficiel, voir factice. Le rire, manifestation de sociabilité triomphante, plein jour de l'autre qui pourrait indiquer la voie d'un « être ensemble authentique » ne le permet en rien. Il part littéralement dans le décor... Le spectateur / scripteur se coule à l'intérieur de l'hilarité tribale (au sens de « petit groupe ») sans aucunement s'y retrouver de l'Autre.

L'arbre atteste l'intégrité inquiète d'une présence qui se cherche par-dessous, en

silence.. Dire, c'est quoi finalement ?
Creuser à côté, tout « contre vous le
même taire ». Taire, terre, se terrer,
terreur. Notre parole se taire
inévitavelmente dans nos terreurs tues.
Sous le jardin, le drame...

Sommes nous donc condamnés à badiner
dans le jardin d'opérette ? Passerons-
nous le plus « clair » de notre temps
dans le décorum de nos civilités ; tandis
que nos racines fouissent et trament côte
à côte la tragédie d'un « tu », d'une non-
coïncidence de soi à l'autre comme de
soi à soi, jusqu'au silence définitivement
enseveli ?

Certainement non, si nous nous laissons
atteindre par la parole vive. Si seulement
nous savons entendre cette voix qui
tente encore et encore une « extraction
tenace », s'acharne à exprimer le « taire »,
à mettre à jour et interpellier nos
profondeurs muettes.

Au bout du compte, parce que nous
recevons sa parole nourrissante, France
Weber réalise cette prouesse. Et c'est
ainsi que, par la grâce de son art, nous
nous élevons corps à corps avec elle vers
le ciel* pour y boire un « grand verre
d'azur ».

Jean Michel Niger

*Nota : Cette remarque fait allusion au texte
de F.W. publié dans le numéro 16 de La Page
Blanche.

Choix de textes

L'absolue solitude
Nous surprend comme un cri.
Déraillement violent
Au choc de l'absurde
Le cœur se disloque
Par les vitres qui pleurent.

On se retrouve nus
Dans les bras de la terre
Avec les premiers cris
Et l'envie de parler
Sans encore pouvoir dire.

Je t'ai dis l'essentiel,
Nous équilibrons nos extrêmes
En tanguant sur le fil de la vie.
Entre rouge : l'humaine circonstance
Et bleu : l'appel ressenti,
C'est l'infini entre nos rives.
Reculer est-il possible ?
Reculer est-il nécessaire ?
Avancer est toujours un péril,
Décider, est le plus grand courage.
Ce sont là nos apprentissages,
Nous nous rejoignons dans le vide.
Chaque pas est si douloureux,
Chaque pas est toujours un premier
Dans les pas funambules de l'être.

Pesanteur

Tu demandes une parole nourrissante
 Un grand verre d'azur
 Pour nourrir ton ventre de lumière
 Dissoudre la pensée
 Liquéfier l'existence
 Pacifier ton pouls

Tu demandes un étourdissement
 Un accident brûlant
 Pour déglacer tes veines
 Que ton grand feu de peines
 S'éclaire en étonnement

Tu demandes une chose
 Improbable
 Pour rétablir ton sang
 Consoler la matière
 Ricocher le silence

Tu demandes
 Une extraction tenace

Tu demandes
 A sortir du vivant.

Promenade au jardin pour oublier
 le vœu de décoller du sol, quand
 l'attraction terrestre se fait poisseuse,
 énorme, et que tu n'y peux rien. Se
 disloquent les formes de tes pensées
 empreintes figées dans la terre molle.
 Le soleil cogne trop pour que tes yeux
 se baissent et restent à leur place :
 pas trop haut, pas trop loin. La nature
 s'interpose à nos rêves d'envol,
 tu le sais bien.

Histoire que tu ne l'oublies pas, tu n'as
 pas d'ailes, seuls les anges en ont.
 Mais voilà, tu te rebelles : les anges sont
 des hommes avec deux ailes, dis-tu.
 Je te réponds : Oui. Souvent.

En as-tu vu ?
 Cela t'exaspère, tu gémis, plies l'échine,
 Je te supplie : ne baissions pas la tête,
 les épaules courbées jamais rien
 ne s'envole.

Tu dis: que pouvons nous alors,
 je deviens folle.

Continuer peut être, tenter de s'alléger
 et non de disparaître,
 témoigner de l'écart en gravissant
 l'ailleurs, chercher, vivre tes heures.
 Si l'amour est puissant et si tu te
 pardones d'exister vraiment
 Contre une légèreté permise ou le vide
 s'installe,
 Contre une légèreté promise
 à l'arraché du soi,
 Tu viendras toi aussi remplir
 la lourde malle
 De quelques bouts de toi.

*La bête**Ce n'était rien.* à E.B.

| | |
|--|---|
| <p>Ni un mur Ni un empêchement Ni une circonstance De celles qui font dire : Si j'avais su...</p> <p>La guerre était lointaine, Nul bouleversement.</p> <p>Ce n'était rien du tout Ce n'était vraiment rien</p> <p>Et pourtant en ce rien Ce rien de rien du tout S'enracinait la peur.</p> <p>Ils se fuyaient l'un l'autre Comme on fuit le soleil Aveuglés par l'été</p> | <p>L'équilibre serait là accepter la nudité glisser le long du vertige laisser les choses vaciller ne jamais se figer mais immobiliser la peur renoncer à se recouvrir la bête mue sans méditer.</p> <p>Et depuis l'ombre souveraine où se multiplient les mourants ne pas gémir mais aspirer à ranimer la transparence du devenir résolu (indéfiniment entrevu)</p> <p>Le silence est un passage nu où se coule le futur de la bête anticiper ce moment être imaginer la bête émue.</p> |
|--|---|

Je n'ai pas eu les mains
 Pour écarter les chairs
 Et hurler ton vrai nom.
 Ma tête glissait
 Dans un couloir sans fond
 Barricadé d'alcôves insidieuses.

Insoupçonnable agonie

J'avancais immobile
 J'avancais en croix
 Des fers martelaient ma mémoire
 Des désirs inhumains
 Inondaient ma conscience

J'ignorais ta folie,
 Elle rampait dans mon ombre.

Et puis ces heures irrémédiables
 Cœur assailli
 Corps dispersé
 Souffle béant.

Je vis clair soudain
 Entre le jour et toi.

Au bord de l'étoile

Sur un pied danse toujours le bleu des
 oranges horizon dansent nos
 lèvres rouges souriant
 l'existence danse la joie
 précaire d'un nouvel
 équilibre dans le cirque étonnant
 de nos transformations.

I

Ce qu'il dit a peu d'importance
 Mais le reflet de nos visages
 Sur ses mots à lui écarquillés
 Le soleil n'est pas loin
 Ou bien c'est l'air la lumière
 La transparence l'envol la délivrance
 Un toboggan vers son ciel
 Qui est le notre.

II

Il est tombé d'abord
 Avant même d'exister
 Elle n'en finissait plus la chute de naître
 renaître
 A travers sa tremblante clarté l'étoile
 proche.

III

Quel est donc ce sentier périlleux
 Du plus lourd de ses pas
 Aux plus légères crêtes
 L'équilibre de ses vœux
 Comme une force souterraine
 Qui rejaillirait vers le ciel
 Et éclabousse d'autres yeux.

IV

Si claire à tous.

Sens dessus sens dessous sans jeu ni je
 ni il
 ni vous ni toi ni
 espérance autre que d'aborder la page à
 l'envers il y a des secrets ?

En marche à la marge de réjouir
 réseautablement l'espace d'un nouveau
 mot
 l'éclat.

Perdre pour commencer ou perdu
 d'abord aller
 sans déborder boum boum
 boum trouver la mesure de l'inquiétude
 dissoute dans l'œuvre de la
 main, peu de tête

Au bord de l'étoile
 S'est assise la nuit.
 Veillée d'ombre
 Pierre sur l'aurore.
 Un silence ajouté
 A une éternité
 Nous conduit au soleil,
 Au jour de la terre
 Il suffit de jeter
 La nuit
 A plusieurs mains.

Il faut oser entrer
 Dans l'œil de la peur
 Pour conquérir l'espace
 Ou règne l'évidence.

Lorsque les cris muets empilaient
 le silence
 L'indicible
 En plein bouche
 La langue devenue mâle pénétra
 les sphères
 Et se fit fondation.
 L'autrement
 Peu à peu se traverse
 Paraître successif
 Jusqu'à l'être certain
 S'ils se sont dévisagés jusqu'au cœur
 Les visages de la bouche
 en emboîtent l'écho.

(Texte réalisé sur la sculpture « Les visages de
 la bouche », d'Olivier Courant, et dédié à Armand
 Camilli.)

France Weber

p o è t e s
d e s e r v i c e

non poésie du monde

Imaginons que nous soyons plus vieux de dix mille ans, et disons-le même, que nous ayons pris des milliards d'années-lumière de recul, alors - en tout cas il me semble - l'homme et la femme ne sont pas si mauvais qu'il n'aient le temps, de temps en temps encore, en particulier chaque fois que cela s'impose, le temps d'une pensée pour les victimes de la barbarie. (Pierre L.)

C'était l'enfer dedans, Dehors ce n'est pas le paradis

Le printemps était encore loin, les prisonniers d'Auschwitz le vécurent par avance en 1945 : le 27 janvier, était libéré le plus grand camp d'extermination nazi, érigé au milieu de la Pologne occupée. Ces fameuses premières heures ne furent pas précisément de joie, personne n'y croyait : les soldats russes, en chemin vers Berlin, face à un spectacle de cauchemar ; les prisonniers, au pas des portes ouvertes. La prédiction des geôliers ne s'était pas accomplie : d'ici on ne sort que par les cheminées. Pas celles du Père Noël d'ailleurs, mais celles des fours crématoires.

Primo Levi, l'écrivain italien, était parmi

les prisonniers d'Auschwitz, il survécut et son témoignage est l'un des plus lucides. Or, aussi bien lui que nous-mêmes, nous pouvons nous interroger sur les causes du nazisme. Mais il y a quelque chose qui trouble la vue et le raisonnement, et il s'agit justement de la nature même du fait : si cela est arrivé, si le génocide industriel est arrivé, la conclusion saute d'autres considérations et s'impose violemment : si cela est arrivé, alors tout est perdu. C'est Viktor Frankl, un autre survivant d'Auschwitz qui nous vient en aide : « ...nous avons réussi à savoir ce qu'est réellement l'être humain - écrit-il. Il a aussi bien inventé les chambres à gaz, comme il y est entré la tête haute avec le Notre-Père ou le shema yisrael sur le bout des lèvres ». Alors, tout n'est pas perdu. Mais nous sommes envahis par un sentiment de honte en tant qu'être humain.

Et puis un beau jour, nous voyons le monde sous la forme d'un abîme qui s'étend à nos pieds, oui, le trou des escaliers où s'est jeté Primo Levi, contredisant cette fois le printemps, un certain 11 avril 1987.

Ce fut une mauvaise nouvelle. Nous voyions dans l'écrivain italien d'origine juive, membre de la résistance dans son pays, survivant de l'horreur, témoin qui, une fois libéré, lutta pour répandre sa parole, au début non valorisée, puis détentrice du prix Strega, la plus haute récompense littéraire en Italie, nous voyions dans Primo Levi un symbole de la vie triomphant malgré tout. Mais nous n'avons pas le droit de lui reprocher quoi que ce soit : il avait rempli sa mission sociale de dénoncer ; à partir de là, sa vie lui appartenait. Son suicide n'est en aucune manière la victoire finale de ses bourreaux, préalablement vaincus par la plume de l'auteur. Le véritable combat se mène contre l'oubli, et j'ai voulu m'y joindre par ces lignes en évoquant Primo Levi.

Et bien, Auschwitz, dans les années quarante. Quelle était la perception dominante chez ces êtres sous humanisés ? La faim, la faim chronique - nous commente l'auteur. Mais dans certaines occasions, elle cédait sa place au froid, et le printemps était encore plus attendu que la nourriture. Un jour, un « heureux » jour pour un groupe de prisonniers, arriva en hiver lorsque le soleil tiédit plus que d'habitude et que sans savoir pourquoi, il y eut davantage de nourriture. En ce jour-là, il n'y eut plus :

- Si seulement le froid cessait, si la faim se calmait...

Les pensées volèrent alors au loin, vers la liberté, vers leurs familles... d'ordinaire, cela n'arrivait pas car les prisonniers s'étaient interdit d'entrer dans les souvenirs qui finissaient par leur faire plus de mal que de bien. Ce jour-là l'espoir renaissait de pouvoir sortir par les portes. L'espace de quelques heures, les esclaves recouvrèrent leur qualité humaine, nous pouvions - note Primo Levi- « être malheureux à la manière des hommes libres ». Parce que l'auteur est et restera sceptique toute sa vie. Agé d'à peine vingt-quatre ans, il est enfermé dans le camp de l'horreur et sait que seul un miracle pourra lui permettre de survivre. Bien que sortir par les portes soit le rêve chéri par toutes les particules du corps et de l'âme, dehors un autre malheur guette. Infiniment moindre, c'est le passage de la condition sous humaine à la condition humaine, mais, lui, il le sait, si dans le camp c'est l'enfer, dehors ce n'est pas le paradis.

Ainsi Primo Levi. Une fois libéré, il nous raconte comment un cauchemar récurrent ne le laisse pas dormir en paix. Il se trouve de nouveau à Auschwitz et il arrive à voir ce qu'il y a dehors, les maisons, les fleurs, sa famille, mais il sent que ce n'est pas réel, une duperie

des sens, un songe dans un autre, un mirage dicté par ses désirs, un songe, un songe... il n'est jamais sorti du camp, et c'est à ce moment qu'il écoute le premier ordre du jour par la voix du kapo : debout ! Il se réveille, ce n'est pas vrai, Auschwitz est resté dans le passé, mais il craint de se rendormir et que le cauchemar lui vole ce qu'il a de plus précieux, avoir récupéré la vie et la liberté.

L'extérieur, un monde qui a été retrouvé fugacement ce jour lorsque le froid diminuait et que la nourriture fut suffisante. Il croyait avoir tout récupéré avec sa libération ? Oh, c'était un sceptique ! Et le camp ne le lâcherait pas si facilement : il y retournait encore et encore sous la forme du cauchemar et de l'insomnie pour écouter la raison qui lui disait : ceux qui ont créé cet enfer n'y naquirent pas, c'était des gens du dehors, de ce monde, notre monde, il n'y en a pas d'autre. Continue-t-on de programmer la même chose ? C'est possible, il y aura toujours quelqu'un pour rééditer l'enfer, revu et corrigé, si possible, augmenté. Mais ce ne sera pas chose facile.

Malgré tout, en 1945, certaines cheminées vainquirent les autres. Celles par où descend le Père Noël chargé de cadeaux tandis que son traîneau l'attend dans la rue, celles-ci continuent d'être ouvertes. Les autres, depuis qu'Auschwitz est devenu un musée, restent silencieuses mais non muettes, elles disent : plus jamais le nazisme.

Loin enfin des cauchemars et des souvenirs empoisonnés, repose en paix Primo Levi.

Traduction de l'espagnol par Jean Hennequin

Marcos Winocur

Lorenzo Perrone Le Juste Gentil

(un ange de la vie dans une usine de la mort)

Lorenzo Perrone était un maçon originaire de la ville d'Alba (Piémont, Italie). Cet artisan fut employé par les Allemands pour travailler pour le compte des Nazis. Un aide, venu d'Auschwitz, lui fut accordé un jour, nommé Primo Levi, membre de la résistance anti-fasciste italienne, expulsé en 44 vers un camp de forçats. Avant cela, Primo était ingénieur chimiste, et en tant que tel gestionnaire d'usine de peinture. Après son arrestation, on l'orienta sur un camp de forçats plutôt que vers une chambre à gaz, et c'est ainsi qu'il se retrouva aux côtés de Lorenzo, maudit italien avec son accent du Piémont, devant une auge de mortier renversée. A ce moment inopiné, ils se découvrirent une langue commune et un accent commun... Lorenzo devenu ange gardien de Primo Levi, toute l'année suivante, lui apportait secrètement au jour le jour une pleine écuelle de soupe.

En son troisième livre des mémoires d'Auschwitz, le Temps du Sursis, édité en 1981, Primo Levi écrit « dans le potage nous avons trouvé des plombs, des peaux de salami et même une fois, l'aile d'un moineau avec toutes ses plumes, une autre fois c'était une coupure d'un journal italien... la ligne inférieure était celle-ci : cette part de potage a aidé à équilibrer votre compte quotidien de calories.

Un jour, le potage se composant de cailloux et de grumeaux, Lorenzo s'excusa, expliquant qu'une bombe avait éclaté près de lui, enterrant son étain dans le potage, et éclatant les tympanes de Perrone... Si ce Lorenzo n'avait pas été surpris en train d'aider un esclave anti-fasciste juif, il aurait fini ses jours de prisonnier dans les « quartiers de rééducation d'Auschwitz ».

Perrone aida aussi Levi à envoyer du courrier en Italie et lui fournit papier et crayon. En retour parvint un paquet de la famille de Levi, avec du chocolat, des biscuits et du lait en poudre. « Ce paquet inattendu, improbable et impossible, tomba comme un météorite, un objet merveilleux chargé des symboles, immensément précieux, de l'espoir ». Malheureusement, la majeure partie de la nourriture fut volée le jour de Noël par des détenus aux abois, tandis que Levi se lavait : « Du coin de l'œil, j'ai vu ma veste avec la nourriture cousue à l'intérieur s'élever dans le ciel comme si quelqu'un l'avait pêchée par la lucarne du clou où elle était pendue ». Se précipitant au dehors, nu par ce temps gelé, il ne trouva personne. Un autre familier des hommes célébrait Noël à ses frais, le bénissant même.

Après que les Allemands se furent retirés d'Auschwitz, les derniers jours du troisième Reich commencèrent. Levi, frappé par la scarlatine, fut laissé pour compte. Le reste des esclaves fut engagé dans une marche infâme vers la mort que la plupart atteignirent. Perrone prit simplement le chemin de sa maison en suivant des rails, et bientôt décrivit comme indicibles à la famille de Levi les conditions laissées derrière lui, et dit que personne ne devrait plus compter sur Primo. Mais Levi fut renvoyé chez lui cinq mois plus tard par les russes et s'en alla directement trouver son ange

de gardien. A Auschwitz, Lorenzo lui avait glissé un gilet usé sous sa veste de prisonnier, un geste d'aubaine dans les heures d'hiver. Cette fois, Levi ramenait à Lorenzo un chandail tricoté, mais hélas, la guerre et les camps avaient eu raison de Lorenzo, qui était mortellement las, las et sans remède, et fortement alcoolique. En 1952, Levi lui trouva un hôpital, mais Perrone avait glissé au loin, dans une stupeur alcoolique, et mourut quelque temps plus tard. Pour honorer sa mémoire, Levi et son épouse appelèrent leur fils Renzo, et donnèrent à leur fille Lorenza comme deuxième prénom.

35 ans après, après beaucoup de livres réussis, cet auteur doué de notre temps, souffrant de la dépression liée à l'Holocauste, s'est suicidé. 12 ans après et presque 50 ans après sa mort, l'état d'Israël accorda l'honneur du titre de Juste Gentil à Lorenzo Perrone, le maçon italien qui avait risqué sa vie pour Primo Levi à Auschwitz. L'insigne fut accordé par le consulat israélien à son vieux frère impotent de 83 ans, Secondo, un plombier retraité. Une plaque a été dévoilée à Jérusalem pour l'homme qui, comme Primo Levi l'indique, ne fut pas un survivant, mais mourut de la maladie des survivants.

Malheureusement les médias ont ignoré cela, et son nom n'évoque plus rien à personne, accroché sur une pente rocheuse d'une colline de Jérusalem, dans le Mémorial de l'Holocauste Yad Vashem, où une avenue et des arbres tracent un jardin pour les Gentils qui ont sauvé des juifs dans la période Nazie.

Valéry Oisteanu

Si c'est un homme

Vous qui vivez en toute quiétude
 Bien au chaud dans vos maisons,
 Vous qui trouvez le soir en rentrant
 La table mise et des visages amis,
 Considérez s'il est un homme
 Celui qui peine dans la boue,
 Qui ne connaît pas de repos,
 Qui se bat pour un quignon de pain,
 Qui meurt pour un oui pour un non.
 Considérez si elle est une femme
 Celle qui a perdu son nom et ses cheveux
 Et jusqu'à la force de se souvenir,
 Les yeux vides et le sein froid
 Comme une grenouille en hiver.
 N'oubliez pas que cela fut,
 Non, ne l'oubliez pas :
 Gravez ces mots dans votre cœur.
 Pensez-y chez vous dans la rue,
 En vous couchant, en vous levant ;
 Répétez-les à vos enfants.
 Ou que votre maison s'écroule,
 Que la maladie vous accable,
 Que vos enfants se détournent de vous.

Primo Levi

Si c'est un Homme - Pocket

n o n p o é s i e
d u m o n d e

m o m e n t s c r i t i q u e s

Ailleurs logiques

La littérature est morte, agonisante qu'elle était déjà depuis bien longtemps. Rien de nouveau, rétorquera-t-on : soit, mais il faut répéter encore et encore ce qui est inaudible. Des coups lui furent portés par plusieurs : Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Joyce, Artaud, Céline, etc. Quelques-uns essaient encore de l'achever alors que c'est inutile, impatients d'expérimenter le fait qu'ils ne peuvent s'empêcher d'écrire, trop exposés ou trop confidentiels pour qu'on puisse les entendre. Ce qui en sauve certains, c'est qu'ils ont compris qu'ils ne leur restait plus qu'à parachever la joyeuse destruction d'un art qui n'en finit plus de ressasser ou recycler des formes et des contenus usés.

La production tout venant du roman commercial, puisqu'il n'est plus guère que cela, n'en finit pas de nous refaire le coup du roman du XIX^{ème} siècle, alors qu'il y a déjà tout chez les principaux illustrateurs du genre et de l'époque. Et ce ne sont pas les pathétiques productions du roman trash ou cynique actuelles, ou du roman autobiographique imprimé à la pelle par des auteurs qui n'ont pas de biographie intéressante, qui viennent contredire cela mais au contraire l'affirmer, en général à la télévision

(*Le sonneur effleuré par l'oiseau qu'il éclaire./ Chevauchant tristement en geignant du latin / Sur la pierre qui tend la corde séculaire./ N'entend descendre à lui qu'un tintement lointain.*). Ces productions de marchandises dites « littéraires » font comme si Joyce, Céline, Kafka, n'avaient pas existé : quand aux timides tentatives de rafraîchir le genre, elles sont écrasées par leurs modèles ou noyées dans la masse de la consommation de l'écrit. Tout cela semble largement amplifié dans le domaine de la production poétique : il suffit de lire les différentes anthologies de poésie contemporaine pour s'en convaincre. Elles ne nous proposent guère que du fade, du tiède et du déjà fait, ni trop salé ni trop poivré, aussitôt lu aussitôt oublié, comme il se doit dans un système de consommation moderne (*Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes./ Produits avariés, nés d'un siècle vaurien./ Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes./ Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.*). Quand à la soi-disant poésie moderne ou d'avant-garde, elle se ridiculise dans des jeux puérils de fausses reconstructions-déconstructions du langage, en oubliant tout ce qui à déjà été réalisé dans ce domaine par Tzara et Hugo Ball. Il est donc totalement inutile de continuer à produire des œuvres, celles-ci sont complètement dépassées, assimilées à de simples objets marchands vendus à peu près toujours aux mêmes prix, au prix du papier négocié bien cher au kilo (*Je suis cet homme. Hélas ! de la nuit désireuse*). Il ne nous reste plus qu'à terminer la destruction d'un art moribond, qu'à achever la dissolution d'une littérature bien morte. C'est une tâche à construire dans la joie et la bonne humeur en vue de réaliser l'art, la poésie dans la vie quotidienne, à l'écart des

réseaux marchands et policiers habituels. Elle peut s'effectuer par petites touches sur les terrains familiers (les revues littéraires, l'internet), mais seulement en vue d'en accélérer leur dissolution, et en prenant bien soin de ne livrer aucun produit fini. Mais elle ne trouvera sans doute de meilleures possibilités d'actualisations que dans l'affirmation joyeusement désespérée de la singularité universelle de chacun, qui ne s'impose à personne et n'a aucune valeur marchande, et n'a d'autre visée que celle de fondre au soleil.

Invitation à lire Marcelin Pleynet

Dans son essai sur Marcelin Pleynet, Jacqueline Risset nous propose comme motif central, comme point intérieur pour une lecture de la poésie de Pleynet, un lieu dédoublé : le rapport critique/chant, intérieur au chant lui-même, où *l'instance critique le travaille, l'interroge ; le chant en émerge*. Elle rappelle que c'est une posture commune à de nombreux auteurs du XX^{ème} siècle, mais que chez Pleynet, *...la modalité particulière du rapport critique-chant consiste en ceci qu'il s'y rencontre à l'état naissant et littéral*. Position critique et force chantante du texte, qui vise à poser la question : quel est le sens d'écrire, aujourd'hui, quel est le sens de la poésie ?

Pleynet poursuit toujours une interrogation où la poésie s'origine dans

la présence sensible des réussites et des échecs de la création. Avant 1965, Il pose la question de ce que peut être, dix ans après la première guerre mondiale, *la liberté d'être qui donne à la langue sa mesure poétique*. Plus tard, il dira sa volonté *de jouer le délire... et son analyse, les possibilités et les impossibilités de la poésie comme contenu du poème*. Dans son important essai sur Isidore Ducasse, il mettra en évidence que *l'écriture de Lautréamont est une réflexion de et sur l'écriture qui ne cesse de la hanter jusqu'à devenir l'écriture elle-même*. Ces interrogations sont d'abord accompagnées par Rimbaud et Hölderlin (*Provisoires Amants des nègres*, 1962), puis plus tard en compagnie d'Artaud, Bataille, Dante, Sade et Lautréamont... Pleynet est poète, mais aussi essayiste, critique d'art qui a beaucoup écrit sur la peinture contemporaine. Compagnon de route de Sollers depuis quarante ans, d'abord à Tel Quel puis actuellement à l'Infini, il a donc aussi écrit sur Giotto, Matisse, Motherwell, etc. et accompagné les dernières avant-gardes.

Provisoires Amants des nègres, publié en 1962, rassemble des textes écrits entre 1957 et 1959. Selon Pleynet, *ils jalonnent la liquidation douloureuse de l'enfance*. Se plaçant sous le double signe de Hölderlin et de Rimbaud, on l'a dit, ils commencent là où s'achevait *Une saison en enfer* et montrent *la difficulté éprouvée à se dessaisir des souvenirs*. Dans *Paysages en deux* et *Les lignes de la prose*, publiés en 1963, qui rassemblent des textes écrits de 1960 à 1963, l'écriture semble se radicaliser pour découvrir un paysage urbain plus géométrique, où Pleynet semble vouloir *nous faire percevoir le monde, non comme un spectacle déjà constitué que*

la poésie viendrait seulement redoubler, mais comme un univers de significations multiples en cours de composition. Dans *Comme*, publié en 1965, Marcelin Pleynet poursuit et approfondit sa recherche poétique sous forme d'un dédoublement abstrait, où le texte s'établit comme description active de lui-même en tant que texte, où l'écriture se prend elle-même pour objet. Pleynet publie Stanze en 1973, composé de neuf chants dont seuls les quatre premiers paraissent à cette époque, chacun des neuf chants correspondant à un moment de l'histoire humaine. Il écrit que *ce n'est donc pas une visite archéologique ou anthropologique qui est ici proposée, mais encore une fois, à travers l'aventure d'un sujet (l'auteur), la critique et les chants des archaïsmes que notre culture continue de véhiculer*. On retrouve là clairement exprimé le rapport critique/chant mis en évidence par Jacqueline Risset, pour un texte qui se souvient d'Ezra Pound et James Joyce.

Dès le début et jusqu'à ses plus récents écrits, cette posture critique interroge le temps et l'histoire à l'aide de Heidegger, dont le *Garder la mémoire signifie méditer l'oubli* est déjà présent dans le premier recueil de 62 et qu'on retrouve dans *Le propre du temps* de 1995. *Comment être au plus près de cette pensée dont l'occupation définit l'être humain : le langage ?* Le poète s'y engage dans l'écart, la mise à distance de la maladie de l'oubli qui selon lui *symptomatiquement, définit aujourd'hui l'ennuyeux et médiocre exercice de genre « poétique » ou « antipoétique »*.

Pour ce faire, Marcelin Pleynet nous invite à entrer rapidement dans le théâtre des opérations dans son livre *Le propre du temps* en 1995. C'est un texte poétique

qui semble se présenter en apparence sous le signe du Mallarmé du *Coup de dé*, par l'utilisation particulière qu'il fait de l'espace blanc de la page. Il nous dit qu'il faut y aller franchement : *Je commence puis plus loin L'action se passe à Paris* et encore : *des livres quels livres ?* Dès le départ *tout est ordinaire aujourd'hui*, la posture critique est affirmée mais elle entraîne en même temps le dessin d'un paysage mental, géographique et poétique qui construit le chant : *Odeur de terre / Odeur ? / Quel pays !* Un pays où la langue est vide, où le poète, dans un premier temps, est aveugle, parle seul et *va chercher les livres qu'on ne lit plus*. Mais le temps manque, le poète est en prison, *trop sensible trop juste / trop complaisant*. Ce paysage, ce chant n'hésite pas l'accueil de citations d'écrivains (Céline, Mallarmé) ou de philosophes (Heidegger, Adorno) et cela crée une émouvante distance qui le remet au monde, comme le font aussi les fragments autobiographiques qui apparaissent. C'est que *le temps manque* et que *le poète préfère la vie / Rideau*. Il faut donc donner une date qui vient rappeler une histoire, celle de l'auteur (*Je serai né une fois pour toutes / dans ce corps mortel / en 1933*) puis l'histoire avec un grand H : *le fascisme ordinaire une fois pour toutes dans la maison*. Poids de l'histoire, certes, mais par rapport auquel Pleynet prend de la distance, réaffirme la position d'écart, *forêt aromatique / (J'y suis de ne pas y être)*. C'est donc à un parcours poétique finalement très proche de nous, de notre temps, auquel nous convie Pleynet : il nous propose de le suivre dans une histoire où *c'est la pensée qui tremble* et non *la parole qui fleurit*, afin de se poser *comme un homme dans son absence debout*. Contrairement à ce

que l'on pourrait craindre au vu des références citées plus haut, la poésie de Pleynet n'est pas cérébrale, mais plutôt émouvante, si ce mot peut encore avoir un sens aujourd'hui : on peut s'en approcher, elle est écrite pour nous bien qu'elle soit radicale et contestataire. Il suffit, comme lorsqu'on lit Dante, de se laisser porter par *la passion du rythme avec lequel le poète parle toujours d'autre chose – mais de cela même – il parle plus loin*. Marcelin Pleynet affirme aussi cette passion de la distance dans son journal, qu'il publie régulièrement. Dans *Les voyageurs de l'an 2000*, il conclue comme ceci : « *C'est parti. A vous de jouer. Pourquoi pas ? Le XXIème siècle est déjà là... C'est parti. Vous y êtes. Bon voyage.* »

Prenons-le comme une invitation à entrer dans son univers poétique, adresse au lecteur à rapprocher de celle que Lautréamont propose dans *Les Chants de Maldoror* : *Allez-y voir vous-même si vous ne voulez pas me croire.*

sonneur

Notes bibliographiques : *la rédaction de cette invitation et les citations en italique qu'elle contient font référence aux ouvrages suivants :*

Le propre du temps

M. Pleynet

L'Infini *nrf* Gallimard Paris 1995

Les trois livres

M. Pleynet

Ed. Du Seuil Paris 1984

Cet ouvrage contient : Provisoires amants

des nègres, 1962 – Paysages en deux –
Les lignes de la prose, 1963 – Comme,
1964.

Les voyageurs de l'an 2000

M. Pleynet

L'Infini *nrf* Gallimard Paris 2000

Le plus court chemin, de Tel Quel à l'Infini

L'Infini *nrf* Gallimard Paris 1997

La poésie doit avoir pour but... IN Théorie d'ensemble – Tel Quel

Points Seuil 1968

Lautréamont

M. Pleynet

Ecrivains de toujours. Seuil 1967

Marcelin Pleynet

Par Jacqueline Risset

Poètes d'aujourd'hui. Seghers. 1988

Histoire de Tel Quel. 1960-1982

Philippe Forest

Seuil Fiction et Cie. 1995

m o m e n t s
c r i t i q u e s

« comme tout le monde »

Je suis comme tout le monde, je lis les journaux, j'essaye du moins, mais le moyen, hein, quand on s'est dépris de la télé, il faudrait encore jeter la radio, renoncer à Libé ? Pourquoi il faudrait ? que craindre de ce frottis-là ?

Craindre l'usure. La réduction plus encore, qui outrepasserait celle qu'on a consentie, la fatigue aidant. Que cette prise sur le monde, ou l'illusion de cette prise, cette représentation d'une culture et cette imitation d'une conscience en quelques postures *révélatrices*, soit pire encore que le vertige de la déprise qui nous saisit, de loin en loin comme une douleur qu'au moins on saurait nommer. Que le monde au travers de ces prismes soit plus faux encore que l'illusion de s'en préserver. Que Sigismonds rageurs, nous trouvions au réveil de nouveaux motifs de colère, et dans nos rêves de nouvelles causes de chagrin.

Pierre Bourdieu est mort avant hier. Jacques Chirac lui rend hommage, la radio cite Jacques Chirac qui rend hommage, je regarde mon poste comme une bouche obscène, et mon front se cogne : « fracture sociale », *Misère du monde*, jamais honte Chirac, jamais, qui tapina là où ça faisait mal, avant de se prendre dans la gueule la béquille de sa

fracture cet hiver-là où, avec des gens comme Bourdieu, comme d'autres, il y eut de la parole, de la colère, des mains tendues qui ne quémandaient rien.

Pierre Bourdieu est mort avant-hier. Sa photo, sa très belle tête à la une de Libé, et, à la radio, le titre du film de Pierre Carles, comme une rengaine, exaspérant tant on en abuse. Le destin d'un titre, peut-être, que cet abus-là : devenir pur signifiant, devenir nom propre sur l'impensé. On la tient, la métaphore, le concentré d'allégorie, on peut continuer, ça y est, il est nommé, le mort, et le voici sportif, le voici digéré, un Marcel Cerdan de la dialectique, et c'est inattaquable : la formule elle est de lui, de Pierre Bourdieu, celui qu'est mort, qu'aimait pas la télé, celui qu'était trop dur à lire (sauf sur la télé), mais dont il faut parler, puisqu'il est mort ! Il faut faire parler les morts ! Surtout pas les lire, trop compliqué, dangereux même, on en viendrait à douter, or ceux-là qui parlent aujourd'hui de Bourdieu ne doivent surtout pas douter : ils font le réel, ils sont le réel. La sociologie insultait leurs images. La voilà devenue *sport de combat*. Il suffit de montrer un match. Bourdieu contre le Val Fourré ? Pour un peu on s'y risquerait : qu'importe la contrevérité : ceux qui parlent sont le réel, font le réel.

Bourdieu mort.

Un de moins pour lutter.

Hervé Chesnais

Gellu Naum

1915-2001

Gellu Naum, poète et dramaturge surréaliste roumain s'est éteint le 30 septembre dernier à l'âge de 86 ans d'une crise cardiaque. Réfugié à Paris avant la deuxième guerre mondiale, ami d'André Breton, il fut la figure centrale d'un groupe d'artistes venus de Bucarest. En 1935 il rencontra Victor Brauner qui devint son ami et mentor. Un an plus tard il publiait son premier recueil « Le Voyageur incendiaire », illustré par Brauner. Par la suite plus d'une vingtaine de ses recueils furent illustrés par ses amis surréalistes, dont Jack Herold, Paul Paun et Brauner. En 1941, il forma un groupe d'artistes - dans l'Orient Express au cours d'un voyage à Bucarest - parmi lesquels se trouvaient Gherasim Luca, Dolfi Trost, ainsi que les auteurs déjà cités. A la fin de la guerre, ce petit groupe de surréalistes connut une brève période active en Roumanie avant d'être réprimé par les autorités communistes. En 1947, le livre de Naum « Le blanc de l'os » fut interdit et durant les deux décennies qui suivirent il ne lui fut plus possible de publier que des livres pour enfants et des traductions. En 1967 son oeuvre put à nouveau paraître en librairie, nous laissant un héritage de

poésie universelle – plus de vingt livres traduits dans de nombreuses langues et couronnés de prix internationaux. Gellu Naum a traduit en roumain des œuvres de Beckett, Char, Prévert et Kafka.

Gellu Naum devint mon mentor à la fin des années 60 et m'enseigna le combat contre la misère poétique avec des outils tels que les métaphores du rêve, qui communiquent l'inexprimable de l'imaginaire. Je lui ai rendu visite presque chaque année à partir de 1972. ma dernière rencontre avec lui remonte à Mai 2001, à l'occasion de son dernier livre paru en Allemagne. Il a reçu de nombreuses récompenses nationales et internationales pour l'ensemble de son œuvre dont le Prix Européen 1999 de Poésie.

Gellu Naum a été enterré à côté d'Eminescu et de poètes nationaux au cimetière Belu de Bucarest avec les plus grands honneurs de la nation et vingt-et-un coups de canon. Bien que sa poésie soit universellement estimée et traduite en vingt-six langues, elle reste encore à traduire et publier en langue anglaise.

Valery Oisteanu

New York - 2001

traduction : O.Norris, P.Lamarque

b r è v e s

notes de lecture

Conquête de la liberté

« Les intellectuels des différents pays européens ne peuvent surmonter les oppositions qui risquent de les diviser que s'ils ont une claire conscience des structures et des histoires nationales des pouvoirs contre lesquels ils doivent s'affirmer pour exister en tant qu'intellectuels ; et s'ils savent par exemple reconnaître dans les propos de tel ou tel de leurs confrères étrangers (et, en particulier, dans ce que ces propos peuvent avoir de déconcertant ou de choquant) l'effet de la distance historique et géographique à des expériences de despotisme politique comme le nazisme ou le stalinisme, ou à des mouvements politiques ambigus comme les révoltes étudiantes de 1968, ou, dans l'ordre des pouvoirs internes, l'effet de l'expérience présente et passée de mondes intellectuels très inégalement soumis à la censure ouverte ou larvée de la politique ou de l'économie, de l'université ou de l'académie, etc.

Lorsque nous parlons en tant qu'intellectuels, c'est-à-dire avec l'ambition de l'universel, c'est, à chaque instant, l'inconscient historique inscrit dans l'expérience d'un champ intellectuel singulier qui parle par notre bouche. Je crois que nous n'avons

quelque chance de parvenir à une véritable communication qu'à condition d'objectiver et de maîtriser les inconscients historiques qui nous séparent, c'est à dire les histoires spécifiques des univers intellectuels dont nos catégories de perception et de pensée sont le produit.

....

Les producteurs culturels ne retrouveront dans le monde social la place qui leur revient que si, sacrifiant une fois pour toutes le mythe de l'« intellectuel organique », sans tomber dans la mythologie complémentaire, celle du mandarin retiré de tout, ils acceptent de travailler collectivement à la défense de leurs intérêts propres : ce qui devrait les conduire à s'affirmer comme un pouvoir international de critique et de surveillance, voire de proposition, face aux technocrates, ou, par une ambition à la fois plus haute et plus réaliste, donc limitée à leur sphère propre, à s'engager dans une action rationnelle de défense des conditions économiques et sociales de l'autonomie de ces univers sociaux privilégiés où se produisent et se reproduisent les instruments matériels et intellectuels de ce que nous appelons la Raison. Cette *Realpolitik* de la raison sera sans nul doute exposée au soupçon de corporatisme. Mais il lui appartiendra de montrer, par les fins au service desquelles elle mettra les moyens, durement conquis, de son autonomie, qu'il s'agit d'un corporatisme de l'universel. »

Pierre Bourdieu

Les règles de l'art / Points - Editions du Seuil

Voilà, chers amis, les dernières lignes du livre d'un homme qui se servit de la sociologie pour mieux connaître et faire comprendre les enjeux de la vie intellectuelle, celle spécialement de la littérature et de l'art, le français Pierre Bourdieu, disparu récemment.

Les travaux de cet auteur (essais, dialogues, méditations, critiques, etc.) on fait école. C'est de ces travaux que s'est inspirée Anna Boschetti, professeur à l'université de Venise, qui vient de publier récemment un livre qui s'intitule La poésie partout, Apollinaire, homme-époque.

Je crois que le mérite du livre d'Anna Boschetti ne vient pas seulement d'un style agréable (à part un bref passage un peu abstrait que j'ai sauté comme un fossé à travers champ). Ni du fait que ce livre situe le poète dans son époque - son « champ de forces » selon l'expression de Pierre Bourdieu - le début du XX^e siècle européen - au moyen d'arguments nouveaux et solides. Ainsi ce livre ne m'a pas donné seulement envie de relire ou lire quelques beaux textes de la poésie d'Apollinaire. Pas seulement. Car le livre d'Anna Boschetti dépasse le poète, dont il démontre l'importance primordiale parmi les artistes de son époque, c'est aussi un travail qui, me semble-t-il, apporte une efficace contribution à l'histoire des idées et des hommes.

Peut-être que le mieux c'est de vous présenter quelques extraits du livre d'Anna Boschetti... Pour finir agréablement ces notes de lecture, un poème de Guillaume Apollinaire que j'aime particulièrement : Poème lu au mariage d'André Salmon.

P.L.

« J'ai fait hier mon dernier poème en vers réguliers

Luth
Zut !

Et mon dernier poème en vers irréguliers »

Apollinaire

Croniamantal – Le Poète assassiné –

....

« Pour percevoir des voies nouvelles, il faut à la fois maîtriser le champ de production et son histoire et être capable d'une vision hétérodoxe: le nouveau se définit toujours par rapport à l'existant, comme différence, comme réalisation d'une possibilité jusque-là négligée, comme lacune à combler, visible seulement au regard toujours un peu distant de ceux qui, grâce à leur expérience hors du commun, ont découvert la relativité des règles et des conventions.

....

Souvenirs d'un ami d'Apollinaire, le poète italien Giuseppe Ungaretti : « je crois que personne n'a vécu plus intensément que lui [Apollinaire] le travail de l'accouchement de l'art moderne. Ce travail, il le ressentait dramatiquement, parce qu'il voyait le problème sous tous ses angles et il en voyait l'aspect positif, créateur, innovateur mais il en pressentait aussi

déjà les crises. Il sentait - et de temps en temps il en parlait et alors il devenait très sérieux - que l'art était en train de faire de grands pas en avant, alors que la société n'avancait pas aussi rapidement. Au contraire, elle allait d'un autre côté, du côté opposé ».

...

Borges lui-même, à son retour d'Espagne, en 1921 : « l'Ultraïsme était un reflet pas très intelligent de ce qui se faisait à Paris à cette époque-là, un reflet assez tardif d'Apollinaire par exemple »

...

« On peut être poète dans tous les domaines : il suffit que l'on soit aventureux et que l'on aille à la découverte » (Apollinaire).

Apollinaire déclare explicitement la nécessité d'intégrer les nouveaux médias :

« Les poètes [...] veulent enfin, un jour, machiner la poésie comme on a machiné le monde. Ils veulent être les premiers à fournir un lyrisme tout neuf à ces nouveaux moyens d'expression qui ajoutent à l'art le mouvement et qui sont le phonographe et le cinéma »

...

Au cours du XXe siècle, les frontières entre la poésie et les autres domaines de l'art ont été profondément ébranlées par le développement des pratiques hybrides qui sont nées du brassage des codes, des techniques et des médias.

Il arrive que des oeuvres ou des performances où toute trace de langage verbal est absente soient présentées comme « poésie ». A s'en tenir à leurs propriétés, rien ne les distingue d'autres tentatives qui se réclament des arts plastiques, ou du théâtre, ou de la danse. Qu'est-ce qui fait la différence entre vidéo-poésie et vidéo-art, entre «

land art » et « land poetry »? La manière dont ces produits sont perçus et classés ne dépend pas, évidemment, de leurs caractéristiques intrinsèques, mais du mode de désignation et de diffusion. La même « installation » sera considérée comme poésie ou comme art plastique, selon l'étiquette qu'elle reçoit et selon le circuit où elle est proposée.

...

« les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde » (Wittgenstein).

C'est pourquoi la mise en question des principes théoriques qui sont engagés dans l'analyse fait partie des conditions nécessaires pour progresser dans la connaissance et dans la compréhension des formes historiques de la poésie. »

Anna Boschetti

La poésie partout, Apollinaire, homme époque (1898 – 1918) – Seuil / Collection Liber, dirigée par Pierre Bourdieu

Poème lu au mariage d'André Salmon

le 13 juillet 1909

En voyant des drapeaux ce matin je ne
me suis pas dit
Voilà les riches vêtements des pauvres
Ni la pudeur démocratique veut me
voiler sa douleur
Ni la liberté en honneur fait qu'on imite
maintenant
Les feuilles ô liberté végétale ô seule
liberté terrestre
Ni les maisons flambent parce qu'on
partira pour ne plus revenir
Ni ces mains agitées travailleront

demain pour nous tous
 Ni même on a perdu ceux qui ne
 savaient pas profiter de la vie
 Ni même on renouvelle le monde en
 reprenant la Bastille
 Je sais que seuls le renouvellent ceux
 qui sont fondés en poésie
 On a pavosé Paris parce que mon ami
 André Salmon s'y marie

Nous nous sommes rencontrés dans un
 caveau maudit
 Au temps de notre jeunesse
 Fumant tous deux et mal vêtus
 attendant l'aube
 Épris épris des mêmes paroles dont il
 faudra changer le sens
 Trompés trompés pauvres petits et ne
 sachant pas encore rire

La table et les deux verres devinrent
 un mourant qui nous jeta le dernier
 regard d'Orphée

Les verres tombèrent se brisèrent
 Et nous apprîmes à rire
 Nous partîmes alors pèlerins de la
 perte
 A travers les rues à travers les contrées
 à travers la raison

Je le revis au bord du fleuve sur lequel
 flottait Ophélie

Qui blanche flotte encore entre les
 nénuphars

Il s'en allait au milieu des Hamlets
 blafards

Sur la flûte jouant les airs de la folie
 Je le revis près d'un moujik mourant
 compter les béatitudes

En admirant la neige semblable aux
 femmes nues

Je le revis faisant ceci ou cela en
 l'honneur des mêmes paroles

Qui changent la face des enfants et je
 dis toutes ces choses

Souvenir et Avenir parce que mon ami
 André Salmon se marie

Réjouissons-nous non pas parce que
 notre amitié a été le fleuve qui nous
 a fertilisés

Terrains riverains dont l'abondance est
 la nourriture que tous espèrent
 Ni parce que nos verres nous jettent
 encore une fois le regard d'Orphée
 mourant

Ni parce que nous avons tant grandi que
 beaucoup pourraient confondre nos
 yeux et les étoiles

Ni parce que les drapeaux claquent
 aux fenêtres des citoyens qui sont
 contents depuis cent ans d'avoir la
 vie et de menues choses à défendre

Ni parce que fondés en poésie nous
 avons des droits sur les paroles qui
 forment et défont l'Univers

Ni parce que nous pouvons pleurer sans
 ridicule et que nous savons rire

Ni parce que nous fumons et buvons
 comme autrefois

Réjouissons-nous parce que directeur
 du feu et des poètes

L'amour qui emplit ainsi que la lumière
 Tout le solide espace entre les étoiles et
 les planètes

L'amour veut qu'aujourd'hui mon ami
 André Salmon se marie

Guillaume Apollinaire

n o t e s d e
 l e c t u r e

signes sur lapageblanche

L'idée du voyage comme oeuvre littéraire

L'idée du voyage comme... instrument de savoir a pris contour dès la Renaissance. Dans cette époque s'est d'ailleurs cristallisé l'esprit occidental. N'oublions pas, la Renaissance a introduit la connaissance empirique, les représentants de son idéologie ont compris qu'on peut découvrir des choses nouvelles pas seulement par la voie de la spéculation scolastique, comme dans le Moyen Âge, mais aussi par l'expérience vécue, élargir la conscience par les données des sens et par la praxis. Alors, on a commencé à saisir que voir le monde c'est connaître.

Une des tentatives les plus profitables du point de vue spirituel a été ce qu'on a nommé « les grandes découvertes géographiques ». En voyageant à travers les paysages sur les surfaces de la Terre jusqu'alors cachées dans les cartes sous des taches blanches, les gens de cette ère ont pu découvrir d'autres gens, tout à fait différents, des gens avec d'autres croyances, d'autres habitudes, d'autres visions du monde.

A partir de ce moment là voyager voulait donc dire connaître - et l'aventure des voyages les plus risqués n'était pas simplement une manière de flageller les sens, mais surtout une ouverture de l'esprit. Voyager est devenu le symbole de l'initiation. Le voyage était une

initiation. Et il peut encore l'être. Le mot « voyager » peut déclencher les ressorts de l'imagination, nous faire basculer dans le royaume de la fantaisie. Ainsi, par le biais de l'illusion on voyage sans se déplacer de son fauteuil. Xavier de Maistre faisait un... voyage autour de sa chambre... , comme beaucoup d'entre nous, et il a même fait une... expédition nocturne autour de sa chambre...

Ce genre de voyage c'est, je crois, l'essence de cette expérience ; et c'est là que le voyage est très proche de la littérature. On lit la littérature de voyage comme tout autre genre littéraire... majeur - pour la vision de l'écrivain, pour sa capacité à nous faire partager son expérience du monde à travers le langage... La littérature du voyage n'a rien à faire avec le guide touristique.

Dans le temps, le consumérisme, l'idéalisation de l'économique, etc. ont changé complètement la situation du voyage. Aujourd'hui voyager c'est plutôt le contraire de ce que cela fut dans son âge héroïque... Le sens spirituel du voyage aujourd'hui ? C'est plutôt une blague. On ne va plus voir ce qui n'est pas connu, mais voir ce que voit tout le monde... On ne voyage plus par esprit d'aventure, pour l'inédit d'une expérience qu'on n'a jamais vécue, en un mot pour connaître, non, mais pour se perdre dans les traces de tous les autres... On le fait pour démontrer qu'on est dans le vent, qu'on a les moyens, qu'on est réalisé du point de vue social... Pour le voyage d'aujourd'hui on n'a plus besoin du goût de l'imprévu, du sens du risque, d'une curiosité sincère... ; on a besoin... d'argent... et de la volonté de montrer qu'on l'a...

Pour employer encore une fois la comparaison avec la littérature... , le voyage d'aujourd'hui c'est comme la lecture des livres lus par tous, des livres

à succès, qu'on lit seulement parce que les autres le font...

Moi, je préfère toujours les écrivains discrets, solides, authentiques - même si on ne parle pas du tout d'eux... Pour les voyages, sont préférables les endroits les plus éloignés des... circuits touristiques...

Septembre 2000

La définition de la poésie

Il y a quelques semaines j'ai lu un article sur la poésie. J'ai été (pas trop, c'est vrai...) stupéfié.

Pas trop parce que j'ai reconnu dans sa sérénité didactique le très compréhensible désir de faire les choses limpides comme les eaux des montagnes...

Il m'a stupéfié quand même parce que l'aplomb de l'auteur était vraiment... enviable.

On nous parlait là de la poésie. Et on nous... « démontrait » que tout était si simple, que seulement un pauvre mec ne pourrait pas comprendre : la poésie c'est ça (et on nous étalait la définition), les genres de poésie sont ça et ça (et la présentation du menu continuait avec le même entrain), tel genre a comme ingrédient ça et ça, l'autre ça et ça... L'évolution de la poésie était révélée avec la même sagesse... Il ne manquait, à la fin, que les instructions toujours précises pour concocter la bonne poésie...

Il faut dire que j'ai un certain exercice de la poésie et quelques fois je me suis posé les mêmes éternelles (et un peu... stupides, parce qu'éternelles) questions: qu'est-ce que la poésie ? quels « types »

de poésie il y a, etc. Et, au contraire de l'auteur de cet article, j'ai du reconnaître que je n'ai pas des réponses... Oui, on peut exposer des traits propres à la poésie, mais la définir veut dire trouver quelque chose qui est l'essence, quelque chose qu'on ne trouve pas valable pour d'autres objets que celui de la définition. Et ça... , *c'est ce que* je n'ai pas trouvé... Bon, la poésie est presque toujours rythmée et quelquefois (aujourd'hui plus rarement qu'autrefois) rimée... C'est ça le propre de la poésie ? Ne trouve-t-on pas souvent dans la prose la plus... prosaïque du... rythme ? Et ne donne-t-on pas, pour les slogans qu'on crie dans la rue, des rimes ?

D'habitude la poésie travaille avec des images... Mais les images sont employées dans n'importe quel discours un peu coloré... Nous connaissons tous des gens qui parlent en employant des images... Et ils ne sont pas du tout des poètes. L'image, plus ou moins poétique, est un moyen d'attirer l'attention, et elle est pratiquée par tous ceux qui suivent ce but...

Enfin, la poésie utilise des figures, comme disait Gérard Genette... Des métaphores, des métonymies, des épithètes... C'est vrai, mais est-ce seulement la poésie qui nous... parle comme ça ? Encore une fois non. Étudiez les moyens de la publicité... Ils font appel à plus de métaphores et métonymies que la poésie...

Enfin, on peut parler d'une certaine intensité affective... , d'un certain... romantisme... poétique..., de la sensibilité... de la volonté artistique... et tant d'autres... qui sont des vrais atouts de la poésie, mais aucun n'est pas propre seulement à la poésie.

Et alors ? C'est quoi, quand même, la poésie...?

En toute honnêteté il faut l'avouer que moi-même je ne sais pas.

Je sais seulement ce que n'est pas la

poésie. Et ce qui n'est pas définitionnel pour la poésie est ce qu'on dit d'habitude être la poésie.

Elle n'est pas seulement

image...,

métaphore...,

rythme et rime...,

sensibilité...,

lyrisme...

Bien sûr, elle peut être tout cela, mais peut aussi bien ne pas l'être...

En échange, d'autres... produits du cerveau humain peuvent avoir ces traits...

Pour moi la poésie ne peut avoir qu'une définition négative... ; elle se définit par ce qu'elle n'est pas...

Ca n'empêche pas qu'elle soit une nécessité vitale...

On ne peut pas vivre sans poésie. Et c'est pour ça que, si tout le monde ne lit pas de la poésie, tout le monde « consomme » ce qui semble être la poésie : métaphores, rythme, représentations plastiques...

Et, en fin du compte, pour s'en réjouir, on n'a pas besoin des définitions...

Octobre 2000

Ce que "dit" la poésie

En commençant cet article j'écrivais « Parce que le poète travaille avec les mots... » et tout de suite je me suis arrêté.

Le poète « travaille »-t-il vraiment avec les mots ? Cette formule est-elle correcte ? N'est-il pas plus adéquat d'écrire que le poète vit à l'intérieur du langage (comme le poisson dans l'eau), qu'il a un culte pour les mots ou quelque chose de semblable ? En tout cas, ce qui est sûr c'est que les vrais poètes ont une relation spéciale avec les mots. Ils

connaissent mieux que tous les autres les nuances, la valeur des connotations, l'importance du contexte, celle de la syntaxe (parce que la place dans le tissu du texte est au moins aussi importante que le choix du mot...), etc. Mais ce n'est pas seulement ça. Pour l'écrivain la poésie est plus qu'une collection de... beaux mots, plus qu'une oraison spécifique. Le poète est celui qui aime les mots, c'est vrai, mais il est aussi celui qui sait avoir de grands doutes à l'égard des mots... La poésie est recherche, elle représente une descente dans les profondeurs. Dans ces expériences, quelquefois pénibles, le mot n'a pas seulement un emploi décoratif, de bel... emballage, mais un rôle de création, il est directement impliqué dans des expériences risquées...

Mais, parce qu'à la différence du peintre ou du musicien l'écrivain a comme matière première des vocables, les mêmes employés dans la communication journalière, on s'imagine que la poésie communique à la manière de la communication quotidienne. Alors, dans cette perspective, le poète est quelqu'un qui nous raconte ses chagrins d'amour ou d'autre sorte, ses sensations... esthétiques, ou, pourquoi pas, ses réflexions philosophiques; la parole est considérée simplement comme un... véhicule, l'essentiel pour l'auteur étant d'être plus sensible que les autres, plus émotif, ou qu'il... sache philosopher plus profondément que les autres... Et même, parmi les dilettantes, certains disent qu'ils... sentent à coup sûr si un poète est... sincère ou pas... Rien de plus ridicule. Ce que nous pouvons vraiment éprouver à la lecture d'un texte poétique c'est... l'effet de ce texte sur nous, rien de plus... L'effet des mots mis sur la page blanche... Je ne peux pas savoir si le poète a été... sincère ou pas - et, en fin de compte ça ne m'intéresse pas - mais

je peux savoir si ses mots ont un effet sur moi ou pas... Ceux qui ont eu la « chance » de lire les productions lyriques des velléitaires savent très bien que la sincérité du sentiment ne donne pas obligatoirement de la poésie... Bon, que dans les vrais textes poétiques on puisse découvrir des traces de l'existence de l'auteur, c'est une autre histoire; le mécanisme de la transposition du vivant dans l'oeuvre est imprévisible et incompréhensible; il n'y a pas de « règles » pour cette sublimation, elle tient toujours du domaine de la surprise et le vécu du poète peut se traduire soit dans une image, soit dans une particularité de versification, soit dans une succession secrète des consonnes, soit dans un thème...

L'émotion a une place importante dans l'existence et dans la pratique de la lecture, elle peut être un stimulant pour l'écrivain, mais elle n'a pas de valeur poétique en elle-même. C'est la même chose avec la... philosophie qui nous est communiquée par la poésie. Notre culture s'est créée les instruments nécessaires pour tous les aspects de la vie intellectuelle. La philosophie s'exprime dans l'étude ou dans l'essai - la philosophie authentique ne se fait pas dans la poésie. C'est vrai que les combinaisons des mots des textes poétiques peuvent quelquefois nous proposer des idées - mais il ne s'agit pas des mêmes réflexions que celles, argumentatives, des philosophes. Le poète peut employer dans sa construction textuelle tout, même les concepts des philosophes - mais il fait avec eux de la poésie, pas de la réflexion philosophique. « Poésie philosophique » est une autre bêtise des profs de littérature, un truc didactique qui nous montre que ceux qui le répètent ne comprennent pas grand chose de la poésie.

Bon, revenons à notre sujet en ajoutant un

autre élément qui nous parle de l'essence de la poésie, du fait qu'elle exprime d'abord sa poéticité, sa capacité d'être poésie. La poésie est un artefact. Voyons la manière de travail de l'écrivain. Il rature et il met souvent à la place des mots rayés des mots qui n'ont aucune liaison avec les premiers. Il coupe, il colle, il fait des montages inattendus avec les fragments... Soigner l'expression est plus important pour le poète moderne que toute fidélité à un sentiment ou une idée. Le tissu des mots crée une émotion, une conception - pas l'inverse. En lisant un texte poétique nous sommes toujours en face de cet espace clos fait par les mots, pas devant le poète, même s'il nous fait des signes désespérés par-delà le mur. La poésie exprime la création en elle-même, sans but déterminé, sans vouloir nous convaincre... Elle a la vocation de la recherche, la tentation de s'opposer à la routine, aux lieux communs, à l'inertie, à l'affectation ridicule, à l'éloquence futile. C'est pour ça que la vraie poésie est inconmode, incisive (même dans la... douceur...), non-conformiste, quelques fois brutale : elle veut vraiment communiquer quelque chose, mais contre notre attente...

novembre 2000

Constantin Pricop

S i g n e s s u r
lapageblanche

Jack Aswad

Un tremblement souverain

Il lui est souvent arrivé, passant en revue avec moi ses dernières toiles, d'aller fermer et baisser abat-jour et rideaux, comme si à ses toiles, pour peu qu'elle leur fût extérieure, toute lumière nuisait. (il faut dire que les ateliers successifs que je l'ai vu occuper n'étaient jamais trop exposés mais, arrivant de l'extérieur, le jour est déjà un contre-jour)

autant faire la nuit pour mieux voir

dans l'attente d'un souffle sur la cendre
les séductions d'une palette que paradoxalement les limitations texturale (à la pulvérulence) et chromatique (aux différents gris et terres) illimitent

terres que le courant de la toile lève
gris de poussière gris du temps

sans doute les couleurs semblent-elles d'autant plus riches que le contre-jour capable de les engloutir est plus fort, alors que c'est bien davantage parce qu'elles ont été plus riches, qu'avant même d'être englouties par la lumière extérieure, elles en ont ravivé l'extériorité... et la luminosité

traces sculpturales bien que de plus en plus dépourvues de relief ne supportant aucun éclairage, les vestiges du jour et de l'absence de jour
matière à ciel

des accents de ciel que prend parfois la terre

éboulement figé –
bien qu'en haut soit toujours placé le centre de gravité –
où se faire miroir sans qu'image s'en trouve esquissée

mais rétablie dans l'aspérité de l'air

à contre-jour

lumière ne venant ni de l'extérieur ni du tableau mais de l'atelier
intérieur qui s'ouvre dans l'œil comme au bout de l'accommodation
la lumière même du contre-jour

où dans la saisie au vol d'une réverbération hasardeuse sur l'échelle
irrégulière de l'accommodation le regard est toujours à son affaire
que vise-t-il d'autre que la fin du regard ?

quelque chose en vue comme au bout de la cécité
la vue se faisant aussi par tout ce qui ayant tiré sur le nœud central
sera passé dehors

ce qui, passant au second plan opère toujours

cela tient à un faux pas

comme avivé par ce qui l'inhume un regard

dessaisi par la fuite de ce qui l'aura porté mais
au tranchant de sa fuite

va chercher derrière soi

à hauteur d'oubli

tant que voir aussi bien que peindre revient à recouvrir

l'incolore comme un frisson dans la couleur
devant elle, la devançant, son capital de nuit, son capital de
jour, l'imminence d'un passage à vide d'aussi loin que vient son
enclenchement

tout un monde avec un pas sorti des chemins
ce passage à vide au milieu de l'élan
hiatus où avoir pied

si loin de soi peindre à hauteur d'arrachement
où retournent les yeux

pour si peu que s'arrache à tout lendemain
ce qui hors de la vue se trame et se défait

comme si la lumière venait là plier un genou

surfaces murées
poussant au repli

dans le rapport que pierres ont à pierres pans à pans
l'interstice est le chant du mur

... pas davantage qu'entre ciel et terre une ligne se brise et le tout
de ce fait affleurant comme s'enfonçant donne lieu non pas à la voix
mais à son évanouissement

s'en trouvent accélérés signes et absence de tout signe
sur le versant où elle exsude lumière
comme saignée à blanc
dans le dessaisissement le plus total

distance qu'en le consumant la flamme aura prise de ce qu'elle brûle

luminosité déclinante comme enclavée dans le vide attendant
auquel semble soustrait le chant du mur
tel qu'à la pulpe des effacements le ciel non moins soustrait au
souffle de ce vide effile l'écriture sismique aussi souverainement
évidente que fragile

d'une terre

sur sa blessure trouvant appui

Éric Bertomeu

Sous l'aile de l'avion roule la piste brune. Les marques blanches de la voie cousent le galon lumineux qui m'écarte de cette terre. J'ai perdu l'œil de notre mer. On bascule dans l'air inconstant et ne vois plus qu'un ciel bleu sans on-dit pas plus grand qu'un hublot de cabane d'enfant chancelante sous les rafales du mistral qui encore joue simplement à rabattre vers le sol du monde confondu par son absence toujours définitive ceux qui, comme moi, se sont confiés sans repentir aux passages sans fin. J'ai feint d'oublier mes bagages dans le taxi et n'ai gardé que 'Vents' et cette cartouche de cigarettes anglaises aux arômes de virginie. J'ouvre le cube d'où filtre la magie du retour sur soi, du plaisir solitaire, en extrais une boîte de métal peinte en rouge que je décachette tendrement, prends une belle roulée tout en lisant sur le capot ouvert du paquet de fer blanc les lettres d'or de la réflexion nicotine : 'When only the best will do...'. Adieu Perse ! Ta place restera au banc de cette embarcation comme le mistral demeure dans son écrin sourd de calcaire .

Catherine Raucy

Noir et Jaune

Cette boule noire au ras de l'allée, bec jaune piquant le bitume gris, que veut-elle? Pas un vers, je pense, ne se cache entre les fissures froides. Puis l'oiseau se tourne, et de profil dessine la silhouette élégante et naïve du merle, costume noir, oeil rond; et de disparaître dans le fourré d'hiver.

Hervé Chesnais

Convention de Genève

On vous aura cousu les yeux avec le fil ciré qu'utilisent les couturières pour les boutons des enfants chahuteurs. Les oreilles étouffées - j'imagine un collagène expérimental, et sur vos combinaisons orange, le nom du laboratoire qui le fournirait- vous n'entendez rien des débats que vous suscitez, et - bêtise, bêtise brutale des bourreaux - quand vous entendriez, vous ne comprendriez rien, racaille, écume rageuse de la rage du monde.

Agenouillés dans un chenil, la bouche prise - muselière, mors, poire d'angoisse - enchaînés comme les chiens ne le sont pas, il faut que vous fassiez bien peur, racaille, pour qu'on obstrue ainsi le moindre de vos orifices, que vous soyez bien contagieux pour qu'en quarantaine de droit, on transforme des soldats en garde chiourmes, en maîtres-chiens, des marines en kapos : transfert de mythologie. Il faut que les maîtres soient bien bêtes pour ne pas comprendre qu'à vous martyriser c'est votre violence qu'ils fécondent, qu'elle giclera sur leurs uniformes soigneusement repassés dès qu'elle aura trouvé comme se déborder. Et vous aurez gagné, chiens de votre malheur.

Lendemain qui chantent

Dansent les ombres et nos amours sur des écrans de jade, de plasma. J'ai pris ton sein dans ma main, homme de plénitude, pendant qu'il pleuvait sur l'image la nuit même du sens.

Le feu du ciel serait tombé, & l'on aurait forcé les portes des arrogances, & l'on aurait arraché les langues des bourreaux borgnes que je n'eusse pas laissé ma place, homme de plénitude.

Nous y serions allé ensemble, nous aurions giflé en riant de vieilles éminences tremblotant sur leurs talons rouges, nous aurions ouvert les coffres au Sud & décidé d'un grand Carnaval, & nous aurions -par quel miracle ?- compris de vieilles chansons anatoliennes, & nous aurions plié nos corps aux joies des pas tressés et des mains tendues.

Tard dans la nuit, les guérilleros seraient rentrés chargés d'honneurs & par la ville nous leur aurions fait fête ; ils auraient brandi avec des joies d'enfants les têtes hideuses des salauds –peut-être, au milieu d'elles, la face exsangue de mon père. Tu m'aurais embrassé à ce moment-là, je n'aurais pas bien vu. Plus tard encore, le sommeil la main sur ton ventre, et ta peau douce comme la vérité. Homme de plénitude, comme il est juste de t'aimer, lorsque le monde n'est pas juste.

Réduction

Pour moi qui suis encore lecteur, encore un peu, désormais seuls de tous petits livres, des livres d'une traite, d'une heure d'entre-temps, quand il m'en reste encore. Des livres troublés, des livres de vieux, qui auraient renoncé à l'ampleur du monument, textes de tremblement, vieux Poussin, mauvais soleil, amitié tâtonnée au milieu de feu nos frères.

Ne fulgure que le manque de ceux qui tombant, ne prirent pas la main tendue, ou bien las de cette fatigue au sourire de fatalité douce, la lâchèrent comme pour un salut. Restent de tous petits livres, ceux qui confient ces moments brisés là, restent de tous petits livres réduits à leur nécessité.

Ce n'est pas rien.

Mais presque.

La mère de Samuel

Lunaire il a ce visage de Pierrot, sauf que, cramoisi d'entendre sa mère parler de lui comme d'une merde, il lui faudrait bien de la farine, Samuel, pour envisager le rôle. Humilié dans son k-way argenté, il n'ose plus trop me regarder, Samuel aux yeux très ronds d'écreuil mélancolique. La mère, les yeux très ronds aussi, mais d'un bleu

si pâle, si lapidaire dans ce visage fatigué qui ne se crispe pas pour condamner Samuel, l'âge bête pour pas dire pire, elle maugrée, s'intéresse à rien, pas trop rebelle pourtant, plutôt moins que les autres. Y fout rien Samuel, jamais de travail à la maison, et si elle est là aujourd'hui, si je l'ai convoquée c'est qu'il y a une raison, c'est qu'il a rien foutu, hein ? Je proteste en vain, elle n'entend rien, grande ourse dans sa fosse. Elle parle d'apprentissage, elle parle de vie active, elle dit qu'il ne s'intéresse à rien, elle dit qu'il ne manque de rien, elle dit qu'il rêve de voitures de sport, elle dit qu'il n'en aura jamais. Qu'elle ne lui paiera pas une année de plus. Samuel écoute. Samuel ne dit jamais rien, jamais. Samuel est toujours sûr d'avoir tort, rouge jusqu'aux oreilles d'être là. Et la mère s'offusque que je ne sois pas du sacrifice, que je demande grâce pour ce garçon dont je sais qu'il produit tous les efforts possibles ; encore un peu, elle s'indignerait qu'il surnage avec ses joues de brique, et si elle le pouvait, elle le lesterait davantage.

Nouveauté de la neige

Désirer la neige et son poids de silence sur l'ardoise, parier sur sa rareté, mais la souhaiter comme on désire les choses improbables. Reprendre d'assaut ce dehors déserté, reprendre au visage des couleurs de fruits, reprendre haleine même dans l'haleine gelée de décembre. Les bruits sont retrouvés dans d'autres reliefs, les enfants le savent qui crient des cris de guerre au-delà des collines.

Nous redécouvrons les traces qu'il s'agit de savoir lire, empreintes de sangliers vers les bois du mont Rôti, urine de renard, et sont dessinés sur le champs recouvert des corbeaux plus noirs que ceux des contes. On pourrait nous pister à travers la campagne : nous y laissons nos pas, les reliefs de nos semelles lorsque la neige est tassée, un sillage pétrifié quand d'aventure elle abonda. Animaux nous-mêmes.

Sylvain Delétang

Ce qu'il voit

L'enfant me sourit. Il ne me voit pas. Sa bouche seule me sourit. Je lui rends son sourire. Lui ne me voit pas.

Il est aveugle. Peut-être depuis toujours. J'hésite à lui poser la question. C'est lui qui commence. Il a deviné. Je ne dois pas être le premier. Il parle avec sa voix de petit homme. Il cherche à impressionner. A en mettre plein la vue. Celle des autres. Je ne l'écoute pas vraiment. C'est un enfant. Je cherche toujours son regard. Ses yeux sont clos. Il répète la même phrase. Je ne veux pas l'entendre.

Il continue de sourire. Ma gorge se serre. Qu'il se taise. J'ai peur d'entendre. Les mots pénètrent en moi. J'ai très bien compris. Lui sourit. Je me sens pleurer. Il ne peut pas le remarquer. Mes larmes ne font pas de bruit. Son sourire me blesse. Mais il ne le voit pas. Il semble chanter la seule phrase qu'il m'aie dite. Je détourne mon regard. Embué par les larmes. L'air est gris. C'est sûrement pour ça. Sa petite voix. Je ne veux plus l'entendre. Je ferme les yeux. A mon tour. Il ne s'est pas tu. Et tandis que nous voyons sans doute la même chose, un néant obscur, je l'écoute enfin. L'enfant dit : « Je voulais voir le sourire du soleil ».

extrait du recueil « les deux » du collectif dieahnung.

France Weber

Acte 1

Pour toi ailleurs et qui résistes dans cet acte immobile
(je vois l'acte immobile, je vois ta tête étanche échafauder la nuit et
ton corps circonscrit au vide qui ruissèle)

pour toi

vrai conquérant

prêt à briser l'étoile et recouvrir la terre

l'herbe

et son chemin

(le ruisseau est en sang mais tu es ivre tu es fou)

j'ai dans la main la ressemblance.

Acte 2

J'ai dans la main ton soleil nié

il a la forme d'une pomme

acide

et verte

j'ai dans les yeux tes yeux

fermés aux astres

ouverts aux bruits

et dans mon cœur ton cœur immonde

rouge comme un nouveau-né qui pleure

je pleure avec toi

je pleure même en toi

nos langues alors se mêlent en rire

et nos histoires s'enchevêtrent

dans un silence féminin

sacré et futile à la fois

comme tout ce qui fait l'homme.

A décamper du corps A nourrir le cœur A tendre pour l'échange
Que l'on nomme d'amour,

Nous cherchons tous au fond quelque chose qui n'est pas humain.

Il y eut d'abord c'est vrai
Un long cri solitaire
Aussi vain que le monde,
Puis l'accident d'oiseaux.

Au choc de leurs ailes
Un étonnant chaos
Fissure dans le ciel
Et mort du soleil.

Quand revint la lumière
Quelques plumes perdues
Flottaient au gré de l'eau.

Pierre Lamarque

ôte-toi un peu encore
de mon soleil

éloigne-toi de quelques centimètres
du clou du mur du miroir
là

on a trouvé du sang par terre

on l'a goûté

c'était fade

Stéphane Méliade

Une seconde avant la vague

C'est une petite ville au bord de la mer
un bus la traverse
je crois qu'il est rouge

Peu importe le pays où elle se trouve
on y parle toujours
une autre langue que celle d'hier
la vie passe par là
pour modifier le paysage
et les expressions des gens

On y fait toujours les mêmes choses qu'avant
un pied devant l'autre
mais quelque chose s'annonce
vient marcher de long en large
décrocher tous les téléphones

Un couple d'âge mur passe
l'homme désigne quelque chose au large
elle lui répond
que non rien n'a changé
on devine à leurs gestes
qu'ils ne se sont pas vus depuis longtemps

Les magasins sont ouverts
les épousettes colorées font sourire
un balayeur venu de l'autre côté du monde
secoue la poussière
pour faire revivre les odeurs de son enfance
il regarde vers le large
s'arrête une seconde

C'est une petite ville de bonne santé
aux enfants qui vont à la pêche à pied après l'école
et ramènent des coquillages
à qui ils donnent des noms d'aventure

Derrière des volets
des gens parlent fort
puis s'interrompent

Devant la mairie
une vieille dame vérifie si personne ne la regarde
et vole une fleur sur le parterre

C'est une petite ville aimable
avec une fontaine sur la place
une femme au souffle court rajuste son manteau
laisse sa main
posée quelques secondes sur la porte de l'immeuble
rebrousse chemin

C'est une petite ville aux amours qui durent
on y fait toujours les mêmes choses qu'avant
un pied devant l'autre
tous les ans des dauphins viennent nager
cette année cinq cent personnes ont été licenciées
la porte de l'usine est recouverte d'inscriptions
le dimanche les gens se rassemblent sur le front de mer
ils montrent tous quelque chose au large

C'est une petite ville pleine d'heures
un jeune homme regarde le bus rouge passer
il ressent une chaleur familière et nouvelle
de profil une passagère ressemble
un peu mais pas complètement
à celle qu'il aime

C'est une petite ville avec une plage douce
je la traverse
ses pierres ont des tons clairs
avec dans le cœur quelque chose d'heureux qui s'obstine
je la traverse
un pied devant l'autre
en regardant devant le front de mer
des tourbillons se former

Maintenant
une seconde avant la vague
chacun sait au fond de lui
même si personne n'en parle ouvertement
que dans quelques instants
l'eau va dire quelque chose

Hommage à la couleur du désert

L'homme avance d'un pas
le soleil aussi

Ce corps ne sera pas un client facile
un chantier de pigments témoignera d'une pluie
jeu de creux et de bosses

L'homme avance d'un pas
le sable aussi

Dunes à dériver
les fous regarderont du haut de leur âme
si l'ombre fait défaut

L'homme avance d'un pas
le vent aussi

Des explorateurs auront donné nos noms
à des lieux en pente douce
et le souffle viendra de tous côtés

Cathédrale verte

L'aiguille qui lit mon corps n'évite pas les craquements, restitue
chaque imperfection avec art. M'écouter est un peu comme marcher
sur un glissement de terrain.

Sous les pieds, le socle inamovible. Mais autour de la tête, l'orbite
des ustensiles, frappés.

J'aime leurs matières simples, leurs coutumes d'outils. Je me sens
bien au milieu de leurs manches en bois clair qui tiennent compte
des hésitations des mains.

J'ai voulu que l'aiguille me lise à l'ancienne manière.

je veux dire pas avec un simple trait
avec le droit de s'égarer
sans être trop précise
il y a assez de machines en liberté en ce monde

Bien sûr, elle n'est pas une aiguille. Sa douceur est renommée, célébrée, prononcée par tous, sauf par moi.
J'ai simplement voulu vous montrer qu'elle ne s'arrête pas à la surface, qu'elle n'a pas peur de franchir les couches organiques, d'écarter les pans feuilletés qui constituent mon corps, celui que je sais être.

Grâce aux outils qui m'environnent, je colmate quelques incertitudes. Ne serait-ce que pour dormir la nuit.

tout comme les trains
les outils ont des horaires
pour les saisir et les lancer
et nous sommes leur quai

Actuellement, ils surveillent mes joues, leur mouvement de va-et-vient dans l'air.

Gonflées d'enfance à la seconde où je vous parle, elles se creuseront dans un instant, lorsque j'aurai ouvert les yeux trop longtemps d'un coup.

Il y a comme des projets de caresses dans ces recoins de peur.

les instruments doux tapotent mon visage
afin de le tasser
pour qu'il tienne
et qu'il en soit heureux

Ainsi, mon visage montré -à peine mal ajusté au visage intérieur- peut tromper les gardiens les plus aguerris. Il possède cette capacité de très léger décalage propre à générer les livres. Ouvrages inachevés, toujours. Les saisir provoque un choc électrique nécessaire à les continuer.

Ainsi je deviens l'outil d'un enchevêtrement de feuilles, le rituel en bois clair d'une forêt manuelle.

Au fond, je suis un être peu ouvragé,
Une simple colline de la cathédrale verte, un
refuge sous les pieds, où s'abriter de hauteur.

mais je sais
par le toucher des outils
que la terre fait un bruit délicieux.

Jean Michel Niger

la bulle

elle aime qu'il la quitte sur un rire
une chanson
le son dilate l'instant, l'espace
déploie à l'infini
une bulle d'énergie mélodieuse

elle avance ainsi, altière
nimbée de douce présence
dans la chaleur d'une continuité
affranchie des distances et du temps

ballerine à l'escabeau

Oui, reste là haut, sur l'escabeau perchée, telle une ballerine à nuisette innovant dans les tulle... Le vertige viendra te surprendre, par en dessous, cette fois. Dans tes trésors surélevés, mes soins affairés signeront la fin d'un calme précaire. Déjà tes petites lèvres délectables se pâment dans ma bouche. Elles brûlent...frissonnent... les friponnes... Je les mange avec la lenteur friande et profonde des gourmets attentionnés. Quelle ardente émotion que de les voir complaisamment s'offrir et entendre tes soupirs en altitude. Tu es follement désirable sais-tu, en contre-plongée !... Tiens toi bien surtout ! Sois prudente... Je ne peux pas tout faire.. Mon champ de visibilité est considérablement réduit, quoique l'ouverture soit admirable ! Je me charge du plaisir.. veille sur ta sécurité... Je t'explore, avec toutes les ressources du bord, du milieu, sans omettre les périphéries... J'insiste, ausculte, aggrave et précipite... J'abuse de l'angle et de langue... Je bois ta beauté à la source. Dis moi ce que tu aimes... Descend que je te prenne...

défilé des onomatopées

Les onomatopées protestent avec véhémence, dans une ambiance bonne enfant, contre leur sous-emploi en poésie...Elles dénoncent tout particulièrement l'ostracisme hautain de ces précieux qui les assimilent à des bruits... et rappellent qu'elles sont des mots à part entière par admission officielle dans le système lexical et dotation simultanée d'une orthographe brevetée en l'Académie ! Non mais !..

Aië !.. aouh !..atchoum ! bang !.. bête !.. bim !.. boum !..brrr !.. bzz !...
clac !.. clic ! cocorico !.. cot cotcodec !.. couac !.. prout !.. coincoin !..
couic !..crac !.. crincrin !.. crrr !.. ding !.. dong !..drelin drelin !..
dzim... dzing !.. boum boum !.. flac !..flic !.. floc !.. flon-flon...
froufrou... frtt... gioumpf !.. glouglou... grr !.. hi-han !.. meuh !..
miaou !.. oua-ouah !.. paf !.. pan !.. patapouf... patatras !..pif !.. ping !..
plouc !.. pouf !.. poum !..splash !.. rantanplan !.. ronron... snif !.. tac !..
tagada... tam-tam !.. tic... tic-tac !.. tilt !.. vlan !.. zim !.. teuf-teuf...
vraoum !.. vroutt !..

Bien... ma foi... il semble qu'à leur manière exubérante et cocasse, les braves petites se soient fait sinon comprendre, du moins entendre... souhaitons-leur de tout cœur un avenir dans les lettres digne de leur crâne attitude... ho mais ! Que voyons nous apparaître en queue de cortège... Mazette !.. Le « Comité de Soutien des Transcriptions Sonores » !..

Attention : un discours en quatre mots du flot : sîsou, hrss, rseeis, ouass.
Joyce, Ulysse.

Santiago Molina

Das schloß

Comté enneigé de ton pied
dernier réduit inconnu qu'il reste à parcourir à l'arpenteur amoureux
dans la kafkaïenne quête qui s'achève
parce que c'est inutile de dire quoi que ce soit de cet extrême perdu
en dit plus l'humide mutisme de mes lèvres
que les mots qui s'attardent en questions
et que tu ne peux déjà plus entendre
tandis que je vais remontant d'auberge en auberge
par les quatre petits villages m'acheminant à l'aveuglette
vers le grand château où l'on dit que règne un possessif comte
qui étend son domaine de baisers jusqu'à tes orteils.

Carnets de là-bas

Ed. Le Chenal de Guy

Trad. de l'espagnol : S.M./P.L.

Mon grand-Père Ernst

A ma mère

Père Ernst qui venait d'un pays où sous les dés rouges des cheminées nichent les cigognes, Père Ernst que j'ai tant cherché dans la page blanche du temps, et qui se perd comme une ombre dans la kabbale de la nuit; Père Ernst que je cherche en tout homme qui part emmenant avec lui comme seul équipage le mouchoir déplié du monde : un rêve d'émigré dans la forme de l'hirondelle; et de pays en pays son souffle d'artisan un jour s'en souviennent les hauts toits des villes creusées dans des vallées sans biographie ; même homme de Rembrandt et Céline : personnage biblique baigné par la lumière d'un soir d'or, commerçant embrumé par la vie peu rentable des faubourgs clairs obscurs d'Amsterdam ; même homme massacré par les pogroms d'un discours qui transformait le mal en bagatelle : à haïr, à condamner, à déporter, à accuser des maux de la terre, homme qu'après la nuit d'Auschwitz on a vu de nouveau créer avec la Shoa de ses propres cendres les étoiles jaunes du ciel et les oiseaux du vent parce que, au contraire de la légende, ces gens vivent parmi la soif des hommes comme d'humbles potiers du néant ou comme puisatiers dans le désert infini.

Père Ernst voyageur arrivé jusqu'à nous pendu au cou d'une oie égarée du jeune Nils Holgersson : Père Ernst médecin, Père Ernst missionnaire, Père Ernst fabricant de bière. Père Ernst Rotschuch que j'ai tant cherché dans la page blanche du temps et qui en ce moment aussi bien est passé de nouveau dans le pays où tout sous le soleil peut-être en même temps palombe et volcan ou bien est-il ici à cet instant à mon côté tandis qu'on moissonne dans les champs de son pays de cigognes, et qui sait si Père Ernst n'est pas maintenant qu'une poignée de lettres perdue entre les lignes de ce poème : lui qui seulement existe par les mots combinés dans le lieu le plus indéchiffrable de la nuit.

Carnets de là-bas
Ed. Le Chenal de Guy
Trad. de l'espagnol : S.M./P.L.

Sommeur

A l'instant

Natacha soigne désespérément le Prince Bolkonsky
Moscou est en flammes se referme pour un moment l'épais volume de
Tolstoï

les doigts froids la face chauffée près du feu
apparaissent des câbles un pont en pierre
une pensée de New-York Brooklyn bridge

ou bien
c'est la perspective fuyante de deux rails de chemin de fer
un tas de souliers usés
je suis à Auschwitz

il s'écrit que c'est la période des fêtes de fin d'année
quelque part dans le Sud-Ouest de la France
au début du troisième millénaire

reçu avant-hier un coup de fil énigmatique depuis une île
de l'autre côté de l'Atlantique mon océan

le Prince André mourra dès que j'ouvrirai à nouveau
le volume qui m'attend près du feu

je suis encore vivant

Cristian Simionescu

Pont inutile

Pont inutile, ne traversant ni eau, ni gouffre,
tu as bien ta raison d'être. Laquelle ? Bambou vibrant,
il ne serait qu'à toi vassal. En as-tu marre du pas
qui te traverserait, et marre aussi de l'oeil
collé, avide, à ta fibre et à ton muscle.
(Humiliante, pour toi, est toute virile explication.) Qui veut
t'effleurer de sa main, touche à ton ombre; et qui
croit toucher à ton ombre, atteint à l'Utopie.
Pont inutile, vieux pont
sans traces de pas, vide de sens, stérile dans ton mutisme,
avons-nous aspiré (à grand peine souvent) à déceler un sens
jusqu'à ce grain de poussière! Ton créateur,
ce fut un monstre Architecte qui, ironique, passa par là
pour nous humilier à fond, par toi. Si l'on coupait la tête
aux premiers des inventeurs (pour découvrir ainsi
le fin fond de leurs secrets), tu peux me la couper! Pont inutile,
le génie du mal respire à tes côtés. A tes côtés
on reste, même si tu nous abats. On n'a rien à perdre.
On n'a rien à gagner. On respire à tes côtés,
sans te toucher. Ce n'est qu'en la pensée qu'on te traverse,
en route vers cette terra damnata, là-bas d'où
pas un messenger n'a annoncé la moindre ombre de message.

Ce n'est rien du tout

Deux êtres s'entre-tuent
dans les branches de l'arbre,
comme elles sont froides / les branches qui regardent,
dans leur ignoble acceptation
et leur indifférence!

Ce chant tout de pudeur...

Ce chant tout de pudeur et de délicatesse,
c'est un bourreau qui le chantait:
"Mais il y en a un qui m'a sauvé des eaux,
mais il y en a un qui m'a sauvé des eaux,
mais il y en a un qui m'a sauvé des eaux."
Et puis voilà! Au reste:
"il y en a un qui m'a sauvé des eaux."
Ah, bon, tu veux de beaux détails précis
ou bien quelque biographie?
Et bien! "il y en a un
qui m'a sauvé des eaux.
Eh bien! il se noya.
Et puis, voilà."

Trois journées fastes

La première - méfie-toi de cette goutte qui casse
le silex : elle est suicidaire, ne meurt que de sa propre mine.
La deuxième - ne crois pas à ton doute
c'est une bouée de sauvetage, ta demeure.
La troisième journée - mais elle est morte et se meurt encore,
et elle est née, mais n'arrête pas de naître.

S'il était donné...

S'il était donné à l'un de nous
d'être aussi petit qu'une souris,
si cela arrivait,
qui de nous s'offrirait?

S'il était donné à l'un de nous, à lui seul
de pleurer et pleurer des océans de larmes,
si cela arrivait,
qui de nous se sacrifierait?
S'il était donné à l'un de nous, à lui seul, d'être dieu
si cela était,
l'humaine condition, qui de nous sacrifierait?

S'il était donné à l'un de nous, à lui seul
de durer pour l'éternité
si cela était,
qui de nous s'offrirait?
qui se sacrifierait?

Ces petits riens si importants

Il suffit parfois d'un pas
pour vaincre le taureau.
Quelques règles, il n'en faut pas plus, pour régler le chaos
on dirait si peu-de-chose.
Une étincelle, rien de plus, parfois
et c'en est fait de ta maison, de ton cheval et de ta ferme.
Une goutte de poison peut s'accrocher à l'âme
et l'anéantir.
Une larme seule peut détruire une citadelle.
Une trahison ou une erreur suffisent pour
le cri sourd du néant.
Une simple poutre peut abattre l'Architecte.
La plus légère défection au rituel de la tribu, parfois
et c'en est fait de la tribu!
Et il suffit parfois d'un pas
pour que le jour, tel un chiffon, se déchire
une étincelle, rien de plus, parfois...

Le bonheur de seconde classe ou la vision du canari

Libre de souci, ce n'est qu'en cage que vit le canari,
qu'on le délivre, et hop! il tombe sous la cravache
du grand air!

Son coeur est attaché par un chaînon au chapeau mou
d'un chef qui le nourrit. Sa vie dépend
des bonnes grâces du propriétaire. On lui donne parfois
un jour de libre, la liberté, elle, le flagelle, l'état de liberté
met en péril sa sécurité!

S'il ne dépend de personne, il a très mal,
tout autre être, est pour le canari consolation,
musique, sérénité. Il n'y a sur sa cage que cette citation
de Hadrien : "L'obéissance allège l'amertume."

Cet humilié, cet écorché, ouvre-lui la porte de sa cage
et il te haïra en tirant de sa gorge ces cris désespérés :
"Je n'ai plus la force de retourner en cage et j'en mourrai peut-être!
Laisse-moi captif! Laisse-moi dans ma cage! Vivre en dépendance,
c'est vivre sans souci!"

Défauts dont il y a lieu d'être heureux?

Si tu étais très beau et de belle taille, les mal taillés t'évitieraient
et, pour ce faire, ils monteraient dans les aérostats ou dans les tours.

La Providence a mis un brin de mufflerie dans la jolie frimousse,
et une goutte d'orgueil dans les garçons d'étable.

La Prudence a fait qu'un pugiliste ne sache pas danser

La Providence donna au paon un cerveau minuscule.

La Providence institua une tache ou une fissure en toutes les choses
parfaites.

La Prudence les accepta. Mère Compensation les embrassa
avec tendresse. Défauts dont il y a lieu d'être heureux.

lapageblanche

janvier/février(2002)numéro(18)

www.lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

sonneur, Mireille Disdero-Seassau, Éric Bertomeu, Marcos Winocur, Jean Hennequin, Hervé Chesnais, Valery Oisteanu, Oliver Norris, Jack Aswad, Catherine Raucy, Sylvain Delétang, France Weber, Stéphane Meliade, Jean Michel Niger, Santiago Molina, Cristian Simionescu, Dan Culcer.

Abonnement :

Un an/six numéros :

- électronique : 15 €

- papier : 30 €

par chèque ou mandat à l'ordre de l'association La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées, à l'adresse suivante :

La Page Blanche
27 bis RN 113
33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0309

©2002 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.